

AVANT- PROPOS : CRISE CYCLIQUE ET REPRISE DE LA LUTTE DES CLASSES

Certains s'inquiètent au sein du mouvement révolutionnaire de ce que "l'approfondissement" de la crise du M.P.C. n'entraîne pas une plus vaste réaction du prolétariat à l'échelle internationale.

Or, une telle attitude, outre qu'elle aboutit complètement à surestimer les mouvements qui peuvent exister à l'heure actuelle ne tient pas compte de deux choses. La première c'est que le cours de la lutte des classes ne suit pas mécaniquement l'évolution de la base matérielle de la société et que la crise n'entraîne pas ipso facto la mobilisation du prolétariat. La deuxième c'est que la crise elle-même ne suit pas un cours graduel qui irait en s'approfondissant progressivement, mais connaît un développement cyclique fait de l'alternance de phases de dépression et de relative prospérité.

A l'heure actuelle le cycle du capital est d'environ 6 ans, ce qui apparaît assez nettement en France, mais moins aux Etats-Unis où le cycle est un peu plus court et moins régulier. Néanmoins aux Etats-Unis, il possède la physionomie suivante : d'un pic à un creux de l'activité, donc du point le plus haut au point le plus bas du cycle, il s'écoule une brève période d'environ 10 mois, par contre d'un creux à un nouveau pic (phase de reprise) il s'écoule environ 45 mois¹

Depuis 1974, le taux de croissance de l'accumulation capitaliste a tendance à être plus faible (symptôme de la baisse du taux de profit) ce qui a pour conséquence, entre autres, de ne plus pouvoir absorber, aussi facilement, les séquelles des crises antérieures, dont l'intensité était également plus faible.

Les taux de croissance par exemple sont loin de retrouver leurs scores de l'après-guerre, et si les économistes bourgeois américains triomphaient au début de l'année en annonçant un taux de 10.1% puis de 7.1 %, c'est qu'ils effectuaient leur calcul sur une base trimestrielle. Ramené à la totalité de l'année 1984, ce taux baisse déjà à 3,6%. Que dire alors si, comme il est logique, on se livre à des comparaisons sur la totalité du cycle, c'est-à-dire sur une période de 5-6 ans ?

Quant aux arguments avancés sur la baisse du chômage, ils font penser à cette histoire du fou qui se donne des coups de marteaux sur les doigts parce que cela fait du bien quand ça s'arrête. Si le taux de chômage (7.5% en Juillet 84) a baissé de plus de 3% depuis Décembre 82 (10,7%), il reste supérieur de 0,6% à ce qu'il était en 1977, soit deux ans après la crise de 1975 (6.0%). Mais surtout, si l'on compare les deux années de creux d'un cycle à l'autre alors que le chômage était monté à 8,3% en 1975, il est monté à 9,5% en 1992 et 1993. Et encore les chiffres actuels ne tiennent pas compte de 1 ou 2 millions de "travailleurs découragés" qui ne sont plus comptabilisés dans aucune liste. (Sources : US Economic Report of the Président -1984). En comparant les deux cycles et non la pointe et le creux d'un même cycle le chômage s'est donc aggravé.

¹ Source : US Statistical Abstract 1982

On retrouve là la physionomie normale du MPC, telle qu'elle a toujours existé, hormis la brève période d'après le second conflit impérialiste où l'accumulation du capital était suffisamment forte pour résorber une bonne partie de la surpopulation relative, ce qui se traduisait par des taux de chômage peu élevés. L'accroissement du chômage n'est donc pas forcément signe de mauvaise santé du capital, il s'agit d'un phénomène inhérent à l'accumulation capitaliste, qui bien évidemment s'aggrave à chaque crise cyclique et est source de tensions sociales.

Et encore, les chiffres avancés aux Etats-Unis ne prennent pas en compte l'aspect qualitatif des mirifiques "6 millions d'emplois créés en 18 mois" par la locomotive américaine, qui font rêver le patronat européen. La plupart du temps il s'agit de "jobs" ultra-précaires, créés dans les services (ce qui ne veut pas dire que certains ne soient pas productifs) où la rotation du travail est extrêmement rapide, et les salaires extrêmement bas (3\$55 de l'heure, salaire minimum, soit 17.75 F si l'on ne tient pas compte de la surévaluation artificielle du dollar).

Si l'on ajoute à ce tableau que cette reprise américaine - qui existe, indubitablement - a été également artificiellement dopée par la hausse du dollar, l'appel aux capitaux étrangers, au prix d'un endettement massif, aussi bien extérieur qu'intérieur, on ne voudrait pas être dans la peau des "experts" qui ont prédit au monde et aux Etats-Unis d'Amérique en particulier, des lendemains chantants. Il est bien plus certain que l'économie capitaliste mondiale replongera, vers les années 1987-88 dans une crise encore plus grave; que de nouvelles vagues d'ouvriers seront jetés sur le pavé; que l'inflation recommencera à galoper; que l'endettement des Etats atteindra des sommets; que la baisse du niveau de vie se fera encore plus durement sentir; que les souffrances de la classe ouvrière s'accroîtront.

La Gauche Communiste d'Italie soulignait le caractère extrêmement complexe de la liaison dialectique entre mouvement économique et mobilisation du prolétariat.

Dans les "Thèses de Rome" (1922), elle dressait un inventaire des différentes situations qui pouvaient surgir, ajoutant que la caractérisation de telle ou telle phase ne peut se faire qu'à l'issue d'un examen approfondi des tendances historiques qui l'ont précédé (chose que nous ne sommes pas en mesure de faire ici, où nous nous contentons de rappeler quelques principes généraux).

"Qu'il s'agisse d'une période de prospérité croissante ou au contraire de difficultés et de crises, l'influence que la situation économique exerce sur la combativité de classe du prolétariat est très complexe. Elle ne peut être déduite d'un simple examen de cette situation à un moment donné, car il faut tenir compte de tout le déroulement antérieur, de toutes les oscillations et variations des situations qui ont précédé.

Par exemple, une période de prospérité peut donner vie à un puissant mouvement syndical qui, si celle-ci est suivie d'une période de crise et d'appauvrissement, peut se porter rapidement sur des positions révolutionnaires, faisant jouer en faveur de la victoire le large encadrement des masses qu'il aura conservé. Par contre, une période d'appauvrissement progressif peut désagréger le mouvement syndical au point que, dans une période ultérieure de prospérité, il n'offre plus matière suffisante

à un encadrement révolutionnaire. Ces exemples (qui pourraient d'ailleurs être inversés) prouvent que "les courbes de la situation économique et de la combativité de classe sont déterminées par des lois complexes, la seconde dépendant de la première mais ne lui ressemblant pas dans la forme." A la montée de la première peut correspondre indifféremment, dans des cas donnés, la montée ou la descente de la seconde et inversement.

Les éléments intégrants de cette recherche sont très variés. Il faudra examiner non seulement la tendance effective du prolétariat à constituer et développer des organisations de classe, mais toutes les réactions, psychologiques y compris, déterminées en son sein d'une part par la situation économique, d'autre part par les attitudes et initiatives sociales et politiques de la classe dominante elle-même et ses partis."

Aucun effet mécanique ne peut donc être dégagé, qui induirait automatiquement de telle situation matérielle, telle situation subjective de la classe révolutionnaire. Et comme le soulignait par ailleurs Trostsky :

"Ce n'est pas la paupérisation en soi ni la prospérité en soi qui peuvent conduire à la révolution, mais l'alternance de la prospérité et de la paupérisation, la crise. L'instabilité, l'absence de stabilité est le facteur moteur de la révolution."

En ce sens, la reprise de l'accumulation capitaliste, même et surtout si elle est porteuse d'espoirs, d'illusions etc... est aussi à terme un facteur de reprise de la lutte des classes car ces illusions et ces espoirs seront inmanquablement brisés dans une nouvelle crise. Ce mouvement pendulaire (qui lui non plus n'a rien de mécanique dans ses effets : par exemple al grave crise de 1974-75 éclatant après une période de forte prospérité a entraîné plus de réactions ouvrières que celle de 80-81 qui touchait un peu plus une population ouvrière déjà "habitué" à la crise et à ses effets (1)), ce mouvement donc, a pu être occulté et mystifié pendant quarante ans, à la suite du massacre impérialiste qui a permis de détruire la puissance politique du prolétariat et de l'atteler, moyennant miettes et chaînes dorées à la reconstruction du capital.

Toute possibilité, pour la classe ouvrière, de se porter sur le terrain révolutionnaire passe donc d'abord par sa recomposition, sa réunification comme classe, qui possède ses propres objectifs, immédiats et historiques et qui ne soit plus inféodée à l'infecte idéologie bourgeoise du "consensus" et de la paix sociale.

(1) En 1973 et 1974 il y a eu aux Etats-Unis, respectivement 317 et 424 conflits (impliquant au moins 1000 ouvriers), mais ce nombre a chuté de près de la moitié (235) en 1975, période de baisse d'activité et de chômage; par la suite il s'est maintenu à peu près à ce niveau jusqu'en 1980 où il baisse à 187, puis 1981 (145), 1982 (96), 1983 (81). Quand à 1984, elle est bien partie pour être l'année qui aura connu le moins d'heures de travail perdues pour motif de grève depuis 40 ans.

C'est rompre avec 60 années de collaboration de classe où la puissance de la mystification du capital a pu faire oublier l'existence même du prolétariat, que l'on espérait définitivement dilué dans les classes moyennes et à jamais corrompu. Or l'enjeu des années à venir, l'enjeu des grandes luttes comme celles des mineurs anglais (qui dure depuis déjà plus de huit mois) ou dans une moindre mesure des ouvriers de la construction navale en Espagne, c'est précisément briser le faux consensus social que tous -Etat, partis, syndicats etc...- cherchent à maintenir par tous les moyens. Tant que le prolétariat prendra en compte les intérêts et la logique du capital (qu'elle soit formulée dans le langage du patronat "il faut fermer les secteurs non rentables", ou des syndicats : "il faut rentabiliser et continuer la production nationale") il ira de défaite en défaite.

L'enjeu de la lutte des mineurs anglais par exemple (et rien n'indique encore que les forces capitalistes, syndicats en tête, n'arrivent pas à maintenir globalement cette lutte sous leur coupe), c'est de montrer que la crise du capital n'atteint pas tel ou tel secteur comme les mineurs, ou telle ou telle région ouvrière (1), mais le prolétariat dans son ensemble jeune et vieux, employé ou non, de la campagne et de la ville, et de tous les pays. La prise de conscience de former une seule classe, dont les intérêts s'opposent totalement à ceux du capital, sera si elle a lieu, le premier pas vers la réunification de la classe, prélude à sa re-formation en parti communiste. Le prolétariat doit briser avec la logique du capital et avec le soutien à l'économie nationale. Pas plus que, lors d'une guerre impérialiste, il ne doit prendre en compte la situation militaire de son pays pour déclarer "guerre à la guerre", il ne doit, dans la guerre de classes en temps de paix, prendre en compte la situation économique de son pays. Le retour cyclique des crises, dont les effets s'aggravent, et qui voient le capital obligé de s'attaquer à des secteurs entiers de l'économie en les démantelant pour les rationaliser (la fameuse "restructuration industrielle" qui ne signifie autre chose qu'exploitation et chômage accrus pour le prolétariat) est un facteur qui peut aider le prolétariat à se mobiliser à nouveau sur des objectifs de classe, contre les intérêts du capital, contre et en dehors des syndicats etc...

Les luttes actuelles sont ainsi grandes par ce qu'elles annoncent (plus que par leur physionomie, syndicale, actuelle (2)) : la recomposition de ce géant mondial qu'est le prolétariat retrouvant toute sa capacité de lutte contre la vieille société.

oOo

(1) Voir avec quel succès en 1984 dans la sidérurgie française les syndicats, l'Etat etc... ont montés les "lorrains" contre les "nordistes". La presse bourgeoise, France-Soir en tête pouvait ainsi titrer, au soir de la manif parisienne syndicale du 13 Avril: "Fiers enfants de la Lorraine"(!!!)

(2) L'attitude du NUM en Angleterre (syndicat des mineurs) ou des CC00 en Espagne montre d'ailleurs à quel point il serait dangereux de sous-estimer la capacité du syndicat à se radicaliser pour garder le contrôle de la lutte.

2.8. ROSA LUXEMBOURG ET L'OR DANS LES SCHEMAS DE REPRODUCTION.

Dans les numéros précédents de notre revue consacrés à la théorie de la crise, nous avons commencé une critique détaillée des positions de Rosa Luxembourg (1) en montrant les limites et les insuffisances de sa conception qui s'apparente beaucoup plus à la tradition Sismondienne et sous-consommationniste des crises qu'à celle du programme communiste.

(1) Notre plan n'a pas suivi jusqu'ici une numérotation très rigoureuse...nous le redonnons ci-après, rectifié :

N°8. 1. Introduction

1.1 Prévision et parti

1.2 Le doute révisionniste à l'assaut de la théorie communiste.

N°12. 2. R.L. et la théorie des crises.

2.1. R.L. chef du mouvement communiste international.

2.2. La reproduction simple et élargie dans le livre II du "Capital".

2.3. L'assaut révisionniste.

2.4. La tentative de restauration de R.L. et ses limites.

N°14. 2.5. La crise chez Rosa Luxembourg.

2.6. Le marxisme vulgaire contre R.L.

2.7. Au-delà de Rosa Luxembourg. Les positions du programme communiste.

N°17. 2.8. R.L. et l'or dans les schémas de reproduction.

2.8.1. La reproduction de la matière monétaire dans les manuscrits du livre II.

2.8.2. Les objections de R.L.

2.8.3. Le matériel-argent doit-il faire l'objet d'une section particulière ?

2.8.4. L'équilibre du schéma.

2.8.5. Thésaurisation et reproduction simple.

2.8.6. L'abolition du capital-argent.

Nous avons donc rejeté la théorie luxembourgistes dont le principal intérêt était de rappeler l'existence de la contradiction entre la marchandise et l'argent, contradiction qui rend possibles les crises. Contradiction qui était d'ailleurs niée par le révisionnisme, le marxisme légal et finalement aussi malheureusement par un Lénine.

La restauration du programme communiste sur la question des crises n'a pu être accomplie intégralement, et le débat qui eut lieu aussi bien au sein du camp prolétarien que contre le révisionnisme triomphant se présente le plus souvent, plus comme une réédition du débat entre Ricardo, Say et Sismondi, Malthus que comme la reprise des positions classiques du communisme.

La théorie de Rosa Luxembourg pêchait de fait par les mêmes défauts : conception de la crise qui en fait une crise partielle et non une crise catastrophique, conception de la crise qui en fait une crise permanente au lieu d'une crise périodique éclatant sur une base toujours plus élevée au fur et à mesure que se développe le MPC, conception de la crise qui se cantonne au processus de circulation au lieu de montrer les liens intimes qui unissent la mise en valeur du capital au sein du procès de production et les difficultés de la réalisation du produit social dans la sphère de la circulation. Rosa Luxembourg se contentait de rappeler les contradictions qui rendaient possible la crise sans rappeler celles qui la rendaient nécessaire et par conséquent sans montrer la dialectique qui unissait la nécessité et la possibilité de la crise. Ce faisant Rosa Luxembourg se situait au niveau de l'économie politique et non de sa critique communiste (1).

Dans son étude serrée de l'accumulation du capital, Rosa Luxembourg devait aussi mettre en relief quelques imprécisions ou erreurs de calcul qui émaillent le "Capital" de Marx et qui tiennent au fait que seul le livre I a été achevé et publié du vivant de Marx, les deux autres livres et tout particulièrement le livre II étant des brouillons inachevés dans lesquels Engels essaiera de mettre de l'ordre pour les publier après la mort de Marx. Si Rosa Luxembourg de son côté a souligné l'inachèvement du "Capital", il faut souligner que ce "Capital" ne constituait en lui-même que le premier volume d'une série de 6 qui devait former "L'Economie".

La Gauche Communiste d'Italie avait également indiqué la différence entre l'état du livre I et des livres II et III.

"Pour la démonstration, il nous faut revenir à Marx et Engels. Cette fois, il ne s'agira plus des textes organiques et complets qu'ils ont composés en pleine vigueur et avec la fougue de ceux qui, n'ayant ni doutes ni lacunes, balayent sans difficultés les obstacles. Le Marx auquel nous nous adressons maintenant, est celui dont parle son "exécuteur

(1) Comme nous l'avons maintes fois dit, Rosa Luxembourg se situe à cent coudées au-dessus des disciples qui, comme le CCI, sévisent aujourd'hui dans le faible mouvement communiste et qui contribuent à son égarement opportuniste.

testamentaire" dans les préfaces presque dramatiques du 5 Mai 1885 et du 4 Octobre 1894 aux Deuxième et Troisième Livres du "Capital". C'est un homme dont la santé décline et que les diverses attaques de la maladie contraignent à des arrêts d'activité pendant lesquels son anxiété annule les effets du repos. C'est pourquoi, comme Engels l'explique, les matériaux de ces deux livres se présentent, à sa mort, comme un immense amas de manuscrits dont les uns sont rédigés dans leur forme définitive, tandis que les autres se réduisent à des feuillets, des remarques, des notes, des extraits, des abréviations illisibles -promesses de recherches futures- ou à des pages incertaines et de style hésitant. C'est que le travail fourni par cet organisme humain entre 1863 et 1867 est incalculable, en particulier celui qui a donné naissance au Premier livre de son oeuvre maîtresse, jailli d'une seule et vigoureuse coulée. Mais, dès 1864-65, les premières atteintes de la maladie se faisaient sentir et l'attention infaillible de son grand "aide" Engels en découvre les traces dans ses travaux inédits. La robustesse d'Engels ne résistera pas non plus au travail fastidieux de déchiffrement, relecture, dictée, remaniement du texte dicté, ordonnance des matériaux entrepris après la mort de son ami avec la volonté bien ferme de ne rien ajouter du sien. Engels a prodigué généreusement ses veilles sur les pages de son ami et une inquiétante faiblesse des yeux le condamne pour plusieurs années à réduire son travail personnel, car il lui est désormais interdit d'écrire à la lumière artificielle. Ni vaincu, ni découragé, il présente ses humbles et loyales excuses à la Cause -"il n'avait pu faire autrement !"- rappelant avec modestie tous les autres domaines dans lesquels il a dû supporter seul le poids du travail. Un an après, il mourait.

Ce rappel n'est ni un hors d'oeuvre ni un morceau à effet. Nous avons voulu seulement souligner que le souci de fidélité technique qui a dominé la compilation d'Engels a presque totalement privé les deux derniers livres de ces brillants chapitres de synthèse qui ramènent périodiquement le lecteur à une vue d'ensemble et que l'on trouve dans le livre rédigé du vivant de Marx. Certes la plume d'Engels était capable de tels raccourcis; on lui en doit de nombreux et d'importants. Mais ne voulant pas faire de tels développements sous le nom de Marx, il se limite à l'analyse."

(Dialogue avec Staline)

Là où Rosa Luxembourg commet une grave erreur, c'est de voir dans les tâtonnements de Marx autre chose qu'une recherche inachevée et des erreurs de calcul, et d'y trouver l'indice d'un problème plus vaste, que Marx aurait ignoré. Le problème étant pour elle: "D'où vient la demande solvable pour réaliser la plus-value ?".

Nous avons consacré notre dernier numéro sur la crise (N°14) à réfuter ce qui constitue le point central de la théorie de Rosa Luxembourg, nous n'y reviendrons pas ici. Nous allons plutôt essayer de montrer que pour autant qu'il y ait une erreur dans le

livre II du Capital, il s'agit plutôt d'une addition fautive que de la trace d'une contradiction qui remettrait en cause les fondements généraux du programme révolutionnaire.

Nous examinerons ici le problème posé par la reproduction de la matière monétaire dans le cadre de la reproduction simple et donc par la même occasion celui de la circulation de la plus-value toujours pour ce qui est de la reproduction simple. Le problème qui est posé ouvre la voie à l'analyse des difficiles problèmes monétaires de la production capitaliste, que ce soit le crédit ou les problèmes de la monnaie internationale et qui chaque matin frappent à notre porte sous le nom d'inflation ou de hausse du dollar.

Mais, comme à notre habitude, avant d'en arriver là, il faudra passer par le difficile réapprentissage de l'ABC de la théorie révolutionnaire et nous nous contenterons ici d'exposer d'un point de vue très théorique les problèmes liés à la reproduction de l'or et à la circulation de la plus-value; encore le ferons-nous ici seulement pour le cas de la reproduction simple, qui n'est qu'un moment de l'analyse théorique du capital, dans la mesure où cette hypothèse qui suppose la consommation de la totalité de la plus-value par la classe capitaliste ne s'accorde pas avec la production capitaliste qui suppose l'accumulation de cette même plus-value. L'analyse de la reproduction simple n'en constitue pas moins un moment obligé pour véritablement comprendre l'accumulation du capital et le saut qualitatif qui peut être nécessaire dans les solutions aux divers problèmes dont nous parlerons sachant que le passage de la reproduction simple à la reproduction élargie n'est pas alors une simple réaffectation des forces productives entre les secteurs de la production capitaliste.

Outre les problèmes monétaires, nous verrons que l'analyse de la reproduction de la matière monétaire conduit à la solution du problème de la reproduction des capitaux utilisés improductivement et donc permet d'expliquer sans difficultés la reproduction de secteurs comme l'armement sur lesquels aussi bien les épigones de Rosa Luxembourg que les marxistes universitaires de tout acabit sont prompts à fournir toutes sortes de divagations.

Dans le chapitre consacré à la reproduction simple, le plus élaboré des chapitres sur la reproduction du capital, Marx analyse la reproduction de la matière monétaire. Pour simplifier, on ne prend en compte qu'une seule composante de celle-ci : l'or.

L'argent donc, qui est aussi une matière de la monnaie, est écarté. Il faut bien remarquer également que nous avons à faire à l'or uniquement en tant que matière monétaire, aussi nous ne devons pas considérer l'or utilisé comme matière première, aussi bien dans le secteur I, secteur des moyens de production, que dans le secteur II, secteur des moyens de consommation destinés à la consommation individuelle. L'analyse de la reproduction de la matière monétaire se situe à la 12^{ème} division du chapitre sur la reproduction simple, qui en comprend 13. A titre de comparaison, le chapitre sur la reproduction élargie ne comprend que 4 divisions alors qu'il est très vraisemblable qu'il aurait du en posséder beaucoup plus que celui consacré à la reproduction simple. Toutefois, même en essayant de tracer la symétrie la plus grande possible entre les deux chapitres analysant la reproduction du capital, on peut constater que la reproduction de la matière monétaire dans le cadre de la reproduction élargie n'est pas envisagée. Tout au

plus trouve-t-on dans le livre II quelques indications concernant ce sujet. Quant à la division consacrée à la reproduction simple de la matière monétaire elle est elle-même incomplète et vraisemblablement inachevée, une page du manuscrit de Marx ayant été égarée ou jamais écrite. C'est en se basant sur ce fait qu'Henryk Grossmann s'arrêtera le droit d'extrapoler des fadeuses, prétendant reconstituer la page manquante du manuscrit.

Marx n'a donc pas totalement achevé l'élaboration de la solution du problème de la circulation de la plus-value, la maladie puis la mort (les brouillons concernant cette partie du livre II datent de 1880) l'ont empêché de systématiser ses travaux, si bien que si l'on peut trouver dans son oeuvre les réponses aux questions concernant la circulation de la plus-value et la reproduction de la matière monétaire, elles n'ont pas été systématisées et s'y retrouvent plus ou moins éparpillées (1).

Rosa Luxembourgeois y verra à tort, nous l'avons déjà dit, les signes d'une difficulté que Marx n'est pas parvenu à reconnaître et qui pour elle est le problème numéro Un pour l'accumulation capitaliste : la demande solvable pour réaliser la plus-value. En fait Marx, bien loin de buter sur les difficultés supposées par Rosa Luxembourgeois ne faisait que chercher la réponse d'un point de vue communiste à une vieille question que se posait déjà l'économiste classique Adam Smith. Dans son ouvrage principal "Enquête sur la richesse des nations" (1776), un chapitre était intitulé : "De l'argent considéré comme une branche particulière du fonds national, ou de la dépense qu'exige l'entretien du capital national".

Comment d'un point de vue théorique s'opère le financement de la production capitaliste, c'est-à-dire la part dévolue au capital argent ? Quelle fraction des forces productives de la société doit-on consacrer à la production et à la reproduction de ce financement ? Ce sont entre autres ces problèmes que les parties du livre II dont nous avons parlé, voulaient résoudre.

2.8.1. LA REPRODUCTION DE LA MATIERE MONETAIRE DANS LES MANUSCRITS DU LIVRE II.

Marx range la production de l'or dans le secteur I, c'est-à-dire le secteur des moyens de production (pour une présentation plus complète des schémas de reproduction, voir CouC N°12).

"La production de l'or appartient, comme celle des métaux en général, à la section I qui englobe la production des moyens de production."

(LE CAPITAL. Ed. SOCIALES. T.V P.118)

Marx suppose, bien qu'il considère que ce chiffre est trop élevé, par rapport à la valeur totale de la production figurant dans les schémas, que la valeur de la production s'élève à $20 c + 5 v + 5pl$
- 30.

(1) A en croire M. Rubel, il existe des manuscrits sur le problème de la reproduction élargie, mais ils n'ont jamais été publiés. (Cf. Pléiade T.2 p.1732, note de la page 810).

Renvoyant à plus tard l'analyse de la reproduction du capital constant des productions d'or monétaire (20c) (cette étude ne se trouve pas dans les manuscrits du capital. Peut-être figurait-elle sur une page égarée) (1), Marx se tourne vers l'échange entre le capital variable et la plus-value du secteur de l'or (5v - 5pl(I)or) avec le capital constant du secteur II (IIc). Pour plus de commodité nous rappelons que nous avons donc une partie du secteur I dédiée à la production de l'or monétaire.

I or : $20 c + 5 v - 5 pl = 30 or$

I (solde du secteur des moyens de production):

$3950 c - 995 v - 995 pl = 5970$ moyens de production.

II (Secteur des moyens de consommation)

$2000 c - 500 v - 500 pl = 3000$ moyens de consommation.

Les ouvriers achètent des moyens de production pour une valeur de 5 et les capitalistes du secteur II achètent une partie de la production d'or pour une valeur de 2 dans le but de reconstituer une partie de leur capital constant. Ce faisant une partie de l'or revient au secteur Ior et permet la reproduction d'une partie du capital constant - certes tout à fait minime : 1/1000e du capital constant (2/2000). Les 3v restant sont thésaurisés par les capitalistes du secteur II (2).

"Avec ces 5 v les travailleurs achètent des subsistances à II, qui achète des moyens de production à I, disons de l'or brut (élément de son capital constant) pour une valeur de 2, 2v retournent alors aux producteurs d'or de I en monnaie ayant déjà appartenu à la circulation.

Nous voyons que même la reproduction simple, où l'accumulation au sens propre, c'est-à-dire la reproduction sur une échelle élargie, est exclue, implique nécessairement l'accumulation d'argent ou thésaurisation."

(CAPITAL, LIVRE II, id, P.804)

(1) Mais un peu plus loin, Marx a l'air de renvoyer finalement l'étude de la reproduction de l'or à plus tard en déclarant, pratiquement à la fin des pages qu'il consacre à la reproduction de l'or :

"La masse d'argent qui fait circuler le produit annuel et que nous avons à considérer ici existe donc dans la société, elle a été accumulée peu à peu. Elle ne fait pas partie du produit valeur de cette année. C'est seulement dans la mesure où il s'agit de remplacer de la monnaie usée qu'une partie du produit annuel doit être échangée contre de l'or, il se peut aussi qu'un certain montant de capital social et de la force sociale de travail soit dépensé dans cette branche de production de métaux précieux (nous y reviendrons)."

(CAPITAL, LIVRE II, Pléiade T.2 p.810, Soul.par CouC)

(2) Tout au long de cet exposé, nous faisons abstraction des problèmes liés à l'avance du capital variable et de la circulation monétaire qui en découle.

Cependant dans le secteur II se pose un problème du fait que seule une partie de l'or serve à renouveler les moyens de production; dans ce cas il risque de se produire un déficit dans l'échange entre IIc et I (v - pl) la thésaurisation de 2 or risque en effet de perturber les échanges, empêchant la reproduction complète de 2000 cII. Pour éviter ce déséquilibre, Marx transfère cette thésaurisation sur la plus-value, elle va donc être à la charge de la classe capitaliste du secteur II. L'argent (2 or) est donc reporté de IIc à IIpl tandis qu'une valeur marchandise correspondante passe de IIpl à IIc, une partie de la plus-value se trouvant alors thésaurisée sous forme argent.

Les capitalistes du secteur Ior consomment leur plus-value en achetant des moyens de production auprès du secteur II. Comme nous nous situons dans le cadre de la reproduction simple, c'est la totalité de la plus-value de Ior qui est dépensée en moyens de consommation. Les capitalistes du secteur II peuvent alors, d'après Marx, faire emprunter deux destinations à cette somme qu'ils viennent de recevoir du secteur Ior. Soit ils achètent des moyens de production auprès du secteur I, soit ils thésaurisent tout ou partie de celle-ci. Par conséquent, si nous suivons Marx dans les développements qu'il fait dans ce chapitre du livre II, même sur la base de la reproduction simple, il y a accumulation d'argent, thésaurisation.

2.8.2. LES OBJECTIONS DE ROSA LUXEMBOURG.

Rosa Luxemburg pense que Marx a tort de ranger la production de l'or dans le secteur des moyens de production, car l'or en tant qu'argent "n'est pas du métal mais l'incarnation du travail social abstrait" (Rosa Luxemburg, L'accumulation du capital, I.1 p.82).

Par conséquent, l'or ne peut être rangé ni dans la section des moyens de production, ni dans la section des moyens de consommation. Il faut, propose Rosa Luxemburg, créer une troisième section : la section des moyens d'échange. Cette solution doit en plus résoudre de nombreuses autres difficultés qui apparaissent selon Rosa Luxemburg dans les schémas de Marx.

D'une part elle permettrait d'équilibrer les échanges au sein du schéma, l'introduction de l'or au sein de la section I déséquilibrant les schémas de la reproduction simple. D'autre part, toujours selon Rosa Luxemburg, la même erreur pousse Marx à faire thésauriser une partie de l'or et cette hypothèse est en contradiction flagrante avec celle de la reproduction simple qui implique justement qu'il n'y ait pas d'accumulation. Dernier point, le schéma de reproduction, une fois l'or monétaire rangé dans une troisième section vaudrait comme point de départ aussi bien pour le capitalisme que pour le socialisme si ce n'est que dans ce dernier, la troisième section "expression du mode de production anarchique du capitalisme disparaîtrait" (R.L. id. p.55). (1).

Voici résumées les objections fondamentales de Rosa Luxemburg. Nous les examinerons de manière détaillée dans la suite de ce texte. On peut s'étonner du silence pudique qui entoure cette partie des critiques de Rosa Luxemburg; un Boukharine, qui pourtant consacre un ouvrage entier à réfuter Rosa Luxemburg n'en souffle pas mot, tout comme bon nombre d'autres de ses critiques.

(1) Tout cela n'empêche pas le GCI (Groupe Communiste Internationaliste-Belgique) de prétendre sans rire que les gauches communistes qui luttèrent au sein de la social-démocratie pour défendre les positions classiques du programme communiste, comme les bolchéviques, ignoraient que le socialisme était non mercantile et donc débarrassé du salariat, de l'argent et des diverses catégories marchandes. Et tout cela, parce que ces malheureux assimilaient l'opinion de Kautsky à celle de Marx, ne se rendant pas compte qu'ils n'écrivaient pas sur le sujet la même chose.

"De plus, ce qui peut avoir obscurci dans l'esprit de tel ou tel bolchevik le caractère non mercantile du socialisme, l'indissoluble unité entre valeur d'échange, marchandise, argent, travail salarié, capitalisme, n'est pas dans l'absolu l'absence de lecture des Grundrisse, (chose impossible à l'époque), ni le manque de clarté des auteurs classiques dans la totalité de leur oeuvre

(thèses tout à fait claires dans la "contribution à la critique de l'économie politique", "Le Capital", "L'Anti-Duhring" ... mais plutôt au contraire l'idéologie et les préjugés propres à toute la social-démocratie internationale et à la russe en particulier. Nous ne devons absolument pas oublier, dans tout ce qui suit, que les bolcheviks furent formés à la conception social-démocrate du monde et que dans leur grande majorité, ils considéraient les théories de Marx et d'Engels comme équivalentes aux révisions, réécritures, retraductions et interprétations faites par les chefs de la social-démocratie et qu'ils considéraient les présentations effectuées par Karl Kautsky au niveau international et par Georges Plékhanov en Russie, identiques à l'oeuvre de Marx." (Comunismo N°15, p.30)

S'il est certain que la Seconde Internationale malgré la présence et la lutte d'Engels ne parvint pas dans sa totalité à restaurer intégralement le programme communiste; s'il est certain qu'un Kautsky et à sa suite la plupart des gauches internationalistes pêchent par une certaine déviation scientifique du communisme; s'il est certain qu'un Kautsky ou un Plékhanov luttèrent contre le révisionnisme avant d'y succomber à leur tour, il est tout à fait stupide de penser que leur ignorance du programme communiste allait jusqu'à méconnaître que la société future serait débarrassée du salariat :

"Le but du prolétariat est l'abolition de toutes les différences de classes. Atteindre ce but donnerait à l'unité des nations une solidité qui, à ce jour, n'a jamais existé. Aussi forts que puissent être, dans certaines conditions, les intérêts communs de tous les membres de la nation, leur action a été affaiblie par les antagonismes de classes. En revanche leur suppression déboucherait sur une cohésion nationale, une solidarité qui n'a eu de pareille que dans les collectivités communistes primitives.

Mais l'isolement des collectivités primitives n'est plus possible pour les nations actuelles et futures. Elles doivent s'associer toujours plus étroitement jusqu'à ce qu'elles forment enfin une unique grande société. Et cette concentration n'aura pas lieu par des luttes nationales, dès lors que les antagonismes économiques, le commerce de marchandises et la concurrence internationales seront supprimés, ni par l'asservissement et la dégrada-

Seul Henryk Grossmann tentera d'apporter une réponse complète aux questions soulevées. Plus récemment une autre stalinienne, Suzanne de Brunhoff reviendra partiellement sur le sujet dans son livre "La monnaie chez Marx". (éd. Sociales).

2.8.3. LE MATERIEL-ARGENT DOIT IL FAIRE L'OBJET D'UNE SECTION PARTICULIERE ?

Pour Marx, et Rosa Luxembourg, lorsqu'elle analyse le processus de circulation de l'argent se montre pleinement en accord avec lui, la classe capitaliste a le monopole de l'argent et elle doit l'avancer pour que se fasse l'accumulation capitaliste. La classe capitaliste doit donc posséder une réserve d'argent.

Rosa Luxembourg conclut alors :

"il en résulte pour le processus de reproduction du capital social la nécessité de la production et de la reproduction du matériel-argent. Comme celles-ci doivent être également d'après notre supposition une production et une reproduction capitalistes - d'après le schéma de Marx dont nous avons déjà parlé, nous ne connaissons pas d'autre production que la production capitaliste - le schéma doit paraître en fait comme incomplet. Aux deux grandes sections de la production sociale : la production des moyens de production et la production des moyens de consommation, il faudrait adjoindre une troisième section : la production des moyens d'échange pour lesquels il est précisément caractéristique qu'ils ne servent ni à la production ni à la consommation, mais représentent le travail social dans une marchandise distincte, inconsommable." (RL. p.82)

(suite de la note 1 p.43)

tion des nations plus faibles, mais par la force omnipotente de l'avantage que cette association apporte à tous. De façon indolore, les nations se confondent les unes dans les autres, à peu près à la manière de la population rhéto-romane des Grisons, qui, imperceptiblement et sans rechigner, se germanise peu à peu parce qu'elle trouve plus avantageux de parler une langue que tout le monde comprend dans un vaste rayon qu'un langage qui n'est parlé que dans quelques vallées." (KAUTSKY, La nationalité moderne, 1887, soul. par CouC)

Au jeu de savoir qui est le plus éloigné de la compréhension des principes classiques du communisme il est à craindre que le GCI l'emporte nettement sur les chefs orthodoxes de la Seconde Internationale. Il est vrai qu'ils avaient aussi des responsabilités vis-à-vis du prolétariat beaucoup plus importantes et qu'ils ont failli à remplir leur tâche. Le GCI, heureusement pour lui, n'a pas encore ces problèmes, étant donné que s'il a jamais eu une influence sur la classe ouvrière, c'est pour l'entraîner au café du commerce.

En introduisant ainsi le problème, c'est-à-dire en laissant entendre que c'est la totalité de la masse monétaire qui doit entrer dans la section III, Rosa Luxembourg s'attire les reproches de Henryk Grossmann (1). Celui-ci fait justement remarquer que pour faire circuler le capital, il faut une certaine quantité de monnaie, qui pour un capital donné est déterminée par la vitesse de circulation, la masse des marchandises et leurs prix.

Si nous supposons que la production nationale est constituée de 1000 tonnes d'acier à 5000 F. la tonne et de 500 tonnes de blé à 1000 F. la tonne, la valeur totale de cette production est de $1000 \times 5000 + 500 \times 1000 = 5\,500\,000$ F. Si nous supposons que la vitesse de circulation est de 10 c'est-à-dire si nous admettons que la même quantité de monnaie réalise 10 fois sa valeur, qu'elle réalise 10 opérations d'échange en changeant de mains il faut donc une masse monétaire de $5\,500\,000 / 10 = 550\,000$ F.

Cette masse monétaire n'a a priori pas à entrer dans les schémas de la reproduction simple. Seule la partie usée de celle-ci doit être reproduite. C'est un peu comme le capital fixe de la société: seule la partie usée au cours du processus de production nécessite d'être reproduite, aussi l'intégralité du capital fixe n'apparaît-il pas dans les échanges au sein des deux sections de la production sociale. Par ailleurs il faut ajouter que la masse monétaire est toujours plus grande que celle que nous venons de définir. A la masse monétaire qui est utilisée lors du déroulement normal des échanges, il faut ajouter une masse de monnaie thésaurisée qui permet de faire face aux fluctuations qui surviennent aussi bien dans la masse des marchandises, que les prix ou la vitesse de circulation de la monnaie.

Si par exemple la vitesse de circulation tombait à 0 il faudrait pour faire circuler la même production une masse monétaire de plus de 610 000 F. La masse monétaire totale est donc égale à la masse de monnaie en circulation plus la monnaie utilisée comme trésor qui sert à éponger les fluctuations.

Pour Grossmann, tout cet argent ne doit pas apparaître dans le schéma et pour nous ne convaincre, il prend l'exemple suivant : il suppose une vitesse de circulation de 4, pour une masse de marchandises d'une valeur de 9000 (ce qui correspond, cf CouC N°12, à la valeur de la production dans le schéma de la reproduction simple) par conséquent la masse monétaire nécessaire s'élève à $9000 / 4 = 2250$. A cette masse monétaire en circulation, Grossmann ajoute une masse monétaire de 250 comme monnaie de réserve. La masse totale de la monnaie se monte donc à $2250 + 250 = 2500$.

Grossmann fait alors semblant de croire que le raisonnement de Rosa Luxembourg exposé plus haut devrait la pousser à introduire dans la section III tout le matériel argent soit 2500. Or Rosa Luxembourg, qui contrairement à ce qu'affirme Grossmann a très bien compris de quoi il retourne, ne prend en compte (et en cela elle suit Marx à la lettre) qu'une quantité d'or de 30 correspondant uniquement à l'usure de la masse monétaire totale.

(1) Cf. Die Goldproduktion im Reproduktionsschema von Marx und Rosa Luxembourg. H. Grossmann Aufsätze zur Krisentheorie - Archiv sozialistischer Literatur 20 Verlag Neue Kritik - Frankfurt.

Fort de cet artifice, Grossmann crie à l'illogisme et à la contradiction dans la pensée de Rosa Luxembourg :

"Rosa Luxembourg...en contradiction avec ses propres exigences...ne range dans la 3^e section que l'or nouvellement produit (soit 30) aussi il ne s'agit pas de l'or dans son caractère d'intermédiaire pour la circulation, mais bien de l'or dans son caractère de marchandise." (!) (H.G. op. cit. p.04)

Tout le fond de l'argumentation de Grossmann est là: pour lui l'or nouvellement produit ne se distingue en rien des autres marchandises tandis que la masse monétaire, accumulée au cours des siècles, sert à la circulation des marchandises, mais en tant que telle elle n'entre pas dans les schémas. Grossmann en conclut que "la masse monétaire n'est pas, en général, introduite par Marx dans les schémas de reproduction, ni dans la section I, ni dans la section II; le schéma ne prend en compte que l'or nécessaire au remplacement de la masse monétaire usée... Rosa Luxembourg ne fait entrer dans le schéma que l'or nouvellement produit aussi introduit-elle l'or comme marchandise et non comme moyen de circulation. Mais à peine a-t-elle fait cela que s'écroule la seule base économique qu'elle avait établie, à savoir le fait d'isoler l'or dans une troisième section particulière." (op.cit. p.05).

Grossmann conclut donc que l'or étant produit comme n'importe quelle marchandise il se range dans la section I. Mais comme on peut le voir Grossmann n'a pas réfuté Rosa Luxembourg. Fidèle à sa méthode qui consiste à commenter l'accessoire pour masquer l'essentiel, Grossmann falsifie la position de Rosa Luxembourg pour mieux la réfuter. Ce serait mal connaître Rosa Luxembourg que de supposer qu'elle ait si mal compris l'opinion de Marx et qu'elle propose comme solution de classer dans la troisième section tout le matériel argent. En effet Rosa Luxembourg est parfaitement consciente que l'argent ne sert qu'à renouveler la monnaie usée, sans pour autant constituer la totalité de l'argent circulant dans la société.

"Cette grandeur de valeur (choisie par Marx comme exemple) de 30 ne correspond manifestement pas à la quantité d'argent circulant annuellement dans la société, mais uniquement à la partie de cette quantité d'argent reproduite annuellement; par conséquent à l'usure annuelle du matériel argent..." (id. p.83)

Que reste-t-il alors de l'argumentation de Grossmann une fois écartées ses tentatives de diversion ? Il demeure l'affirmation suivante, qui se révèle tout à fait inexacte : l'or nouvellement produit, d'une valeur de 30, doit être classé dans la section I car il ne se distingue en rien des autres marchandises, il ne sert pas de moyens de circulation. Mais nous l'avons vu, rien n'est plus faux: l'or est produit comme matériel argent pour remplacer la matière monétaire usée. Dans le chapitre consacré à la circulation de la plus-value dans le livre II, Marx expose qu'une partie de l'or sert à réaliser la plus-value (nous reviendrons d'ailleurs sur cette question). Si donc "une partie de la plus-value sociale existe directement en argent et ne saurait avoir d'autre forme" (Marx), Grossmann n'a pas répondu véritablement à Rosa Luxembourg et les objections de cette dernière demeurent intactes.

Passons d'un stalinien à l'autre. Si Suzanne de Brunhoff estime fondées les remarques de Rosa Luxembour, elle critique toutefois cette dernière, car "l'institution d'une troisième section, consacrée à la production des moyens de circulation, donne au contraire à la monnaie le caractère d'une troisième sorte de marchandises, donc d'une marchandise sur le même plan que les autres; isoler la production de l'or pour respecter le caractère spécifique de la monnaie, c'est au contraire abolir cette spécificité, qui oppose la monnaie à toutes les autres marchandises." (La monnaie chez Marx, p.80)

L'argument fait sursauter. Si l'institution d'une troisième section place la monnaie sur le même plan que les autres marchandises, on ne voit pas très bien ce que ferait de plus le fait de la placer dans la première section. Si vouloir respecter le caractère spécifique de la monnaie, c'est abolir cette spécificité, ce n'est sûrement pas en abolissant cette spécificité que l'on pourra la respecter.

Suzanne de Brunhoff conclut : "Quand Marx inclut la production d'or dans la section I, c'est parce que le caractère monétaire de l'or "équivalent général" ne résulte pas de sa production comme marchandises." (id, p.80)

Avec Suzanne de Brunhoff, nous n'avons pas avancé d'un pouce, elle n'a pas véritablement réfuté Rosa Luxembour dont la position demeure intacte.

En fait, ce qui pose problème dans cette affaire, ce n'est pas tant la place de la production d'or que la nature des échanges et donc la nature de sa reproduction dans le cadre des schémas de reproduction qui recouvrent les deux grandes sections de la production capitaliste. Mais les schémas ne prennent pas en compte le capital dépensé improductivement, d'où les difficultés que Rosa Luxembour relève tout en leur attribuant une importance démesurée. Pour simplifier son exposé, Marx considère que la matière monétaire est fournie par le producteur d'or. Le producteur d'or est le producteur d'or brut, qui peut revêtir les usages les plus variés, et pour une grande part il sert soit de capital constant du secteur I quand il est utilisé dans la production des moyens de production (par exemple l'industrie électrique. La société française Souriau, pour ne prendre que cet exemple, qui travaille dans le domaine de la connexion électrique est l'une des premières consommatrices d'or industriel), que de capital constant du secteur II quand il sert pour la bijouterie ou les prothèses dentaires. Par contre, et c'est le seul cas qui nous intéresse ici (1) quand il s'agit de le faire entrer dans le coffre des banques centrales, l'or ne sert ni de capital constant pour le secteur I ni de capital constant pour le secteur II.

Par exemple la production annuelle mondiale d'or se situe aux alentours de 1300 tonnes dont la moitié environ provient d'Afrique du Sud et 25% d'URSS. Très schématiquement on peut fixer la

(1) "Ils (les métaux précieux) ne mériteraient pas plus que n'importe quels autres produits d'être spécialement mentionnés ici. Par contre ils jouent un rôle important comme matière de la monnaie non comme argent potentiel. Pour simplifier nous ne considérons ici que l'or comme matière monétaire..." (Marx, Capital, ES, T.5p.117)

répartition suivante entre les destinations :

Bijouterie : 600 tonnes
 Monnaies médailles : 250 tonnes
 Industrie , Dentisterie : 250 tonnes
 Thésaurisation : 200 tonnes.

De cette production, seule la partie consacrée aux monnaies et médailles et dans une certaine mesure la partie thésaurisée, correspondrait au problème qui nous occupe, encore faudrait-il retirer la part consacrée aux médailles.

Marx dans son analyse considère le producteur d'or sous son seul angle de producteur de matière première quel que soit son usage, et dans la plupart de ceux-ci, du moins dans ceux qui rentrent dans le cadre des schémas de la reproduction simple tels qu'ils ont été définis, cet or sert de capital constant aussi bien au secteur I qu'au secteur II, d'où son classement dans le secteur I. Mais dans le cas particulier qui nous occupe, lorsque l'or est destiné à servir au renouvellement de la masse monétaire usée, il est dans la nature des choses que cet or ne serve ni de capital constant pour le secteur I ni de capital constant pour le secteur II. Une partie des forces productives de la société doit être consacrée à l'entretien de la masse monétaire.

Ces dépenses sont payées par la plus-value et Marx dans son analyse des "faux frais" de la production capitaliste conclut à propos de l'or nécessaire à la reproduction du matériel argent :

"Les marchandises fonctionnant comme monnaie n'entrent ni dans la consommation individuelle ni dans la consommation productive (Marx fait ici référence aux physiocrates NDR). Elles représentent du travail social fixé sous une forme où il sert de simple machine de circulation. Outre qu'une partie de la richesse sociale est ainsi condamnée à rester improductive, l'usure de la monnaie exige son remplacement continu, c'est-à-dire la conservation d'une plus grande somme de travail social, sous forme de produits, en une plus grande quantité d'or et d'argent. Dans les nations où le capitalisme est très développé, ces frais de remplacement sont très considérables, la partie de la richesse fixée sous la forme monétaire étant très importante. Comme marchandises monétaires, l'or et l'argent constituent pour la société des frais de circulation qui résultent uniquement de la forme sociale de la production. Ce sont des faux frais de la production marchande en général; ils augmentent avec le développement de cette production, donc sur la base de l'économie capitaliste. C'est une partie de la richesse sociale qui doit être sacrifiée au processus de circulation."
 (CAPITAL LIVRE II, Pléiade t.2 p.575)

Par conséquent ici, Marx est tout à fait explicite, l'or en tant que matériel argent n'entre pas dans la consommation productive (c'est-à-dire qu'il ne sert pas de capital constant au secteur I) ni dans la consommation individuelle (il n'entre donc pas dans le capital constant de la section II). De ce fait cette partie du capital de la société sort du cadre et des hypothèses définies dans les schémas de la reproduction simple.

Rosa Luxembourgeois a ici le tort de croire que ce problème est dû au rôle de l'équivalent général et que derrière ces difficultés se profile un problème beaucoup plus vaste que Marx n'aurait pas perçu.

Si nous prenons par exemple le cas de l'armement, nous lui trouvons les mêmes caractéristiques que l'or en tant que matière monétaire. Il ne peut être utilisé ni comme moyen de production ni comme moyen de consommation individuel. Dans la logique luxembourgeoise il faudrait créer une quatrième section : la section des moyens de destruction. (Rosa Luxembourgeois qui, comme nous le verrons consacre un chapitre entier au problème de la production d'armement ne souffle pas un mot sur cette question). Ce qui est vrai pour l'armement l'est également pour chaque dépense improductive (publicité, comptabilité) ou pour les moyens de consommation qui pourraient revêtir un caractère collectif (hôpitaux ou équipements des hôpitaux, des stades etc...)

Le problème qui est posé ici ne révèle donc pas une difficulté ignorée, mais montre les limites dans lesquelles s'inscrivent les schémas de reproduction. Ils ne font qu'analyser les rapports entre les deux grands secteurs du capital productif. Le capital productif de plus-value engagé dans les secteurs produisant le capital utilisé improductivement au cours du processus s'ensemble de la production capitaliste n'est pas pris en compte dans les schémas. Il en va de même pour tous les secteurs dans lesquels le capital productif est engagé et qui ont aussi pour acheteur l'Etat ou ses agents. Mais il n'est nul besoin de créer un secteur des moyens de destruction pour les armements, un secteur des moyens d'abrutissement du peuple pour la publicité, un secteur des moyens de guérison pour le matériel des hôpitaux etc.... or les capitaux qui sont engagés dans les secteurs produisant ce type de marchandises ne figurent pas dans les schémas. Qui plus est le capital engagé dans le secteur commercial ou les services improductifs etc... n'y figure pas non plus.

Les schémas de reproduction n'incluent pas toutes les branches de production, une partie du capital produisant de la plus-value par l'exploitation du travail salarié des prolétaires n'y figure pas, et a fortiori la partie du capital qui est engagée dans les secteurs improductifs non producteurs de plus-value et qui obtiennent le profit moyen, comme le capital commercial.

De la même manière, quand l'argent est dépensé comme revenu, que ce soit pour entretenir les armées, réaliser certaines dépenses pour la santé, l'enseignement ou les transports par exemple, bref pour l'entretien de l'ensemble de la société, la consommation qui est faite de ce revenu met en jeu des marchandises dont les secteurs producteurs n'apparaissent pas dans les schémas de reproduction; qui plus est n'y figurent pas non plus les secteurs consommateurs ou utilisateurs de ces marchandises.

Si l'ensemble des secteurs liés à l'utilisation improductive de capital sont absents des schémas de reproduction, il est normal que l'or, qui présente le caractère d'être une section des forces productives de la société utilisée improductivement pour permettre la circulation du capital n'en fasse pas partie. De ce fait en le réintroduisant dans les schémas de reproduction, il n'est pas étonnant qu'on perturbe ceux-ci puisqu'on a affaire désormais à une section de la production qui jusque-là n'entraînait pas dans le champ des définitions retenues. Comme le notait Marx, ces dépenses

improductives ne peuvent alors être rangées ni dans le secteur I ni dans le secteur II, étant en dehors des définitions des secteurs considérés. Pour simplifier l'analyse, Marx place l'or dans la section I en considérant l'or brut et en assimilant son utilisation comme matériel-argent à celles qu'il reçoit quand il est considéré comme moyen de production. Mais à partir du moment où est bien délimité le rôle de la production d'or comme matériel-argent, le problème de savoir s'il faut par extension le rattacher à la section I ou créer une troisième section est purement formel. Ce qu'il faut souligner ce n'est pas tant sa place quantitative dans telle ou telle section, mais sa place qualitative comme fraction du capital productif qui va être consommé improductivement au cours du procès de production et de reproduction du capital. La reproduction de ce type de capitaux est qualitativement différente de celles que nous avons examiné jusque-là. Dans la mesure où les dépenses sont supportées par la plus-value, cette reproduction a des affinités avec la reproduction des objets de luxe destinés à la reproduction individuelle mais la nature des besoins satisfaits est en général très différente. Si Rosa Luxembourg eut l'intuition d'une difficulté réelle, elle en exagère cependant la portée et sa solution au lieu de montrer les spécificités de cette reproduction reste quantitative, elle ne fait que déplacer le problème en créant une troisième section et comme nous le verrons, de fait elle ne résoud pas convenablement la question qui est posée avec la reproduction de cette fraction du capital. Sa démarche est toutefois beaucoup plus riche que celle de Grossmann et de Suzanne de Brunhoff qui nient le problème tout en essayant de le résoudre.

Nous avons déjà montré en raisonnant par l'absurde que la création d'une troisième section n'était pas une solution viable. En suivant cette logique on aboutirait à créer une multitude de sections. Par contre peut-être parviendrait-on à un meilleur classement si l'on essayait de décomposer les capitaux suivant qu'ils seront échangés contre du capital ou contre du revenu.

Dans le cas d'un échange avec le capital, cela signifie que pour le capitaliste qui achète ce capital marchandise, il s'agira d'obtenir le profit moyen, même si la consommation de ce capital n'entraîne pas la création de plus-value. Par exemple le capital utilisé par le capitaliste commercial (balances, présentoirs, caisses automatiques etc...) n'entraîne pas la création d'une plus-value le travail des employés de commerce n'étant pas productif. Il n'en demeure pas moins que pour le capitaliste du commerce l'argent qu'il a avancé aussi bien en moyens de production (dont la valeur n'est pas transférée au produit) qu'en salaires (capital qui ne crée ni valeur ni plus-value) doit rapporter le profit moyen.

Dans le cas d'un échange avec le revenu, cela signifie que pour l'acheteur il ne s'agit pas d'obtenir le profit moyen, l'achat est réalisé à partir de la plus-value dérivée des revenus primaires. Par exemple les impôts qui proviennent, pour simplifier, des salaires et du profit des entreprises. Si nous prenons pour exemple les armements, ils seront achetés par l'Etat pour les armées. L'armée dont les crédits proviennent de l'Etat est donc entretenue par l'intermédiaire du revenu. Ici il ne s'agit pas d'avancer du capital pour l'armement ou les soldats et de participer à l'obtention d'un taux de profit moyen. L'argent n'est pas avancé comme

capital mais dépensé comme revenu. Les frontières entre les deux aspects sont dans une certaine mesure indépendantes de la nature des besoins satisfaits. On pourrait tout à fait imaginer qu'un capitaliste mercenaire se charge de l'armée et réclame pour cela le profit moyen du fait qu'il a avancé le capital pour acheter l'armement et payer les troupes. C'est dans une moindre mesure le cas de toutes les sociétés de surveillance et de sécurité. Un système identique a fonctionné pour les pompiers aux Etats-Unis où théoriquement les pompiers n'intervenaient que pour éteindre les incendies des maisons dont les propriétaires avaient versé une cotisation d'assurance. Bien entendu dans ce domaine, les problèmes réels (Incendie de San Francisco en 1908) se sont vite chargés de réduire à néant l'absurde logique capitaliste. Deux autres exemples montrent que les frontières sont tout à fait perméables. Premièrement celui des autoroutes qui peuvent être gratuites c'est-à-dire payées par le revenu, ou payantes et donc entretenues par des sociétés capitalistes qui réclament le profit moyen sur le capital avancé. Enfin de manière encore plus frappante, un ordinateur par exemple peut aussi bien être acheté par une entreprise pour réaliser la comptabilité, que par une administration. Le même ordinateur peut également appartenir à la section I s'il est utilisé pour diriger la production automatisée d'une entreprise ou tout aussi bien appartenir au secteur II des moyens de consommation quand il est acheté par un particulier.

L'or, pour autant qu'il rentre dans les coffres d'une banque dont le but est le profit, et va servir à renouveler les monnaies usées, est acheté contre du capital et nous le rangerons dans ce secteur. On objectera que la rémunération du matériel-argent ce n'est pas le taux de profit moyen mais le taux d'intérêt; c'est tout à fait vrai mais, pour autant qu'il représente une dépense de temps de travail pour le produire. Le taux d'intérêt ne fait qu'acheter la valeur d'usage supplémentaire qu'acquière l'argent dans le cadre du MPC, qui est justement de pouvoir fonctionner comme capital et donc de pouvoir extorquer une plus-value.

"Dans les conditions de la production capitaliste, l'argent - pris ici comme expression particulière d'une somme de valeurs, monnaie ou marchandise - peut être converti en capital et se transformer ainsi en une valeur qui s'accroît ou fructifie par elle-même. Il crée du profit, autrement dit il permet aux capitalistes de soutirer aux travailleurs une certaine quantité de travail non payé - un surproduit et une plus-value- et de se l'approprier. En plus de sa valeur d'usage en tant qu'argent, il acquiert une valeur d'usage supplémentaire celle de fonctionner comme capital. Sa valeur d'usage consiste alors précisément dans le profit qu'il produit une fois converti en capital. A ce titre de capital potentiel, comme moyen de créer du profit, l'argent se fait marchandise, mais une marchandise d'un genre spécial. En d'autres termes, le capital en tant que tel devient marchandise."

(Marx, Le Capital Livre III, Section 5, PLéiade t.2 p.1107)

Pour autant que le capitaliste financier avance de l'argent pour l'ensemble de ses activités (1) il revendique le profit moyen, par contre, sur le prêt ou l'emprunt d'argent il verse un intérêt qui correspond à l'acquisition de la valeur caractéristique que prend

l'argent comme il fonctionne comme capital.

Ce phénomène est masqué en France par exemple où les dépôts courants ne sont pas rémunérés mais où les services du banquier sont par contre gratuits. Le phénomène est différent dans les pays anglo-saxons où les dépôts peuvent être rémunérés mais par contre l'activité du banquier pour ses conseils etc... est payante. Il n'y a pas de ce fait à distinguer ici le cas spécial de l'or pour autant que son prêt ou son emprunt donne lieu au paiement d'un intérêt. Par conséquent les capitalistes financiers, pour autant qu'ils avancent un capital dans le cadre de leur activité obtiennent le profit moyen; tout comme le capitaliste commercial.

"Il ne faut pas pour autant tout comme pour le capital commercial en faire une variante particulière de capital industriel. S'il obtient le profit moyen il n'en est pas pour autant créateur de plus-value ou de valeur. Ce travail improductif constitue des frais de circulation qui viennent en déduction de la plus-value."
(Marx)

Nous pouvons donc classer la matière monétaire permettant la reproduction simple de la masse monétaire en circulation, en renouvelant la monnaie usée, dans une Section Ibis qui pourrait s'intituler : moyens de production destinés à une consommation improductive s'échangeant contre l'argent agissant comme capital(2). Par contre pour l'argent prêté par le capitaliste financier tout comme pour l'argent emprunté, il recevra ou versera un intérêt dont théoriquement le taux est identique.

2.8.4. L'EQUILIBRE DU SCHEMA.

Pour Rosa Luxembour, l'un des principaux avantages de sa solution, outre le fait de souligner beaucoup plus correctement le rôle de la monnaie, était de rétablir un équilibre entre les deux grandes sections du capital productif, équilibre qui serait perturbé par l'introduction de l'or au sein des schémas. En effet, si la production d'or est rangée dans la section I et fait donc partie des moyens de production dont la valeur totale s'élève à 6000, un déficit va surgir au sein de ce secteur.

(1) "Lorsque les mouvements purement techniques accomplis par l'argent dans le processus de circulation du capital industriel, et comme nous pouvons l'ajouter maintenant, du capital commercial (puisque celui-ci assure une partie de la circulation du capital industriel de par son mouvement propre) deviennent la fonction autonome d'un capital particulier qui effectue ces opérations à l'exclusion de toute autre, ils transforment ce capital en capital financier.... Le capital avancé pour faciliter les opérations de déboursement, d'encaissement et de compensation, l'établissement des comptes courants, la garde de l'argent etc..., fonctionne indépendamment des actes qui rendent toutes ces activités nécessaires: il devient le capital financier."
(Marx, Capital, Pléiade t.2 p.1084-1086)

(2) Il pourrait tout aussi bien être classé dans la consommation improductive s'échangeant contre l'argent dépensé comme revenu dans le cas d'une Banque d'Etat où le capital ne serait pas avancé.

L'or doit renouveler la masse monétaire usée et donc ne peut, de par sa destination matérielle, fonctionner comme capital constant. Par conséquent, en classant la production de l'or dans la section I on introduit un déséquilibre dans les schémas en créant un déficit de capital constant. Si 20 de capital constant sont employés pour produire l'or, tandis que de la production totale du secteur I une masse de 30 or ne peut plus être utilisée comme capital constant étant donné sa destruction, il va de soi que la valeur de moyens de production offerts s'élève à 5070 alors que la valeur des moyens de production nécessaires au renouvellement du capital constant de l'ensemble des secteurs se monte à 6000. Il s'ensuit un déficit de 30 c pour le capital constant. Déplacer la production dans le secteur II ne ferait que transformer le déficit des moyens de production en déficit des moyens de consommation sans résoudre le problème qui est posé. Pour Rosa Luxembourg il faut donc créer une troisième section pour préserver l'équilibre du schéma de la reproduction simple.

Rosa Luxembourg modifie donc le schéma de Marx en ajoutant une troisième section de manière à conserver les rapports entre les deux grandes sections de la production sociale. Elle obtient alors le schéma suivant :

I	4000 c	+	1000 v	+	1000 pl	=	6000 Moyens de prod.
II	2000 c	+	500 v	+	500 pl	=	3000 Moyens de cons.
III	20 c	+	5 v	+	5 pl	=	30 Moyens de circulation.

Henryk Grossmann, l'un des rares, voire le seul qui ait essayé de répondre complètement aux objections de Rosa Luxembourg, s'en prend violemment à celle-ci, dans l'article précédemment cité. Il y attaque "la stérilité de la critique luxembourgist", laquelle "purement verbale n'est sous-tendue par aucune réflexion profonde". Rosa Luxembourg non seulement n'aurait, d'après Grossmann aucun argument positif contre les schémas de Marx, mais de plus elle n'aurait pas une seule fois cherché à présenter correctement celui-ci.

Examinons de plus près ce qui vaut à Rosa Luxembourg ce chapelet d'injures.

Nous venons de voir que pour elle, l'introduction de l'or dans les schémas créait un déséquilibre; cependant comme nous l'avons rappelé, dans les manuscrits de Marx, l'étude consacrée à l'échange de l'or à l'intérieur de la section I est absente. En toute continuité avec son analyse, Rosa Luxembourg conclut "elle n'aurait fait qu'accroître les difficultés". Pour Henryk Grossmann, une telle réflexion n'est qu'une manoeuvre pour masquer les propres difficultés de RL. Si elle fait une telle déclaration, c'est parce qu'elle ressent le fait que la preuve qu'elle présente des "difficultés" du schéma de Marx n'est pas suffisante; aussi va-t-elle en chercher une nouvelle dans la "seule volonté d'écraser dans la polémique l'adversaire."

Bien loin d'être de mauvaise foi, RL ne faisait que mettre une conclusion logique à son raisonnement et si dans cette affaire il y a une personne qui cherche n'importe quel argument pour "écraser l'adversaire", c'est bien Grossmann. Pour lui toute la lumière serait venu de cette page manquante, aussi s'efforce-t-il de la reconstituer.

Nous allons suivre le long et fastidieux cheminement du docteur Grossmann dans sa recherche du manuscrit perdu. Tout le monde a son chemin de crois et le lecteur devra donc subir celui-là, mais une fois effectué, il sera démontré que Grossmann y tient plutôt le rôle de Judas ou celui de Ponce pilate.

Nous connaissons déjà les premières hypothèses de Grossmann, à savoir que la masse monétaire utilisée pour la circulation est de 2500. Il suppose également que la masse monétaire usée est de 1% de la masse totale, soit 25. Après avoir analysé la production de l'or comme un des faux frais de la production capitaliste, Grossmann conclut : "si 25 or sont perdus chaque année, la société doit, d'une année sur l'autre, soustraire de la production des marchandises une partie de son capital productif, de même taille pour remplacer cette perte et l'utiliser pour la production de l'or." (op. c. p.99)

Par conséquent d'après Grossmann l'erreur fondamentale de RL serait d'avoir voulu ajouter la production d'or à la production des marchandises alors qu'il aurait fallu la retirer. Tout ce qu'a de mieux à dire Grossmann c'est que RL invente un problème parce qu'elle ne sait pas compter.

"Le fait de poser une addition là où il fallait une soustraction, cela seulement est à l'origine de toutes ses erreurs à elle (RL, NDR) et de ses contradictions quand elle traite de la production de l'or." (id. p100)

Donc pour Grossmann, la production d'or ne fait pas augmenter la production sociale mais la fait diminuer de 30; celle-ci, une fois la valeur de l'or retranchée, est alors d'après lui de 5080c + 1495 v + 1495 pl = 8970 (9000 - 30) tandis que, nous l'avons vu, elle est de 6020 c + 1505 v + 1505 pl = 9030.

Là encore Grossmann atteint le comble de la superficialité; plutôt que de s'attacher à montrer l'incohérence interne des schémas de Rosa Luxembourg, il critique son exemple; pourtant il va de soi que si l'on souligne les proportions entre les secteurs de production, on ne retrouvera pas forcément la grandeur totale antérieure, le nombre 9000 n'étant qu'un exemple, il n'est nullement à respecter. Donc ce n'est pas a priori parceque le produit social total s'élève à 9030 plutôt qu'à 8970 que la solution de Rosa Luxembourg est fautive. Seule compte la cohérence interne du schéma et l'explication qui en est donnée.

Revenons à la solution de Grossmann :

Si 1% de la masse monétaire (2500) est usée, il ne reste plus entre les mains de la classe capitaliste que 2475 (1500-25) dont 1650 pour les capitalistes du secteur I et 825 pour ceux du secteur II.

Le schéma se présente ainsi (cf. Grossmann op. c. p.104) :

I	4000 c + 1000 v + 1000 pl	6000 (marchan- dises)	+ 1650 (argent)
II	2000 c + 500 v + 500 pl	3000 (Marchan- dises)	+ 825 (argent)
		<u>9000</u>	<u>2475</u>

Les frais relatifs à l'usure (25) sont ainsi répartis proportionnellement entre les deux fractions de la classe capitaliste, soit $16 \frac{2}{3}$ pour I et $8 \frac{1}{3}$ pour II. Il faut maintenant remplacer les 25 Or manquants. Pour cela, la classe capitaliste I avance $16 \frac{2}{3}$ en argent au producteur d'or et la classe capitaliste II avance $8 \frac{1}{3}$. La masse monétaire entre les mains des capitalistes de I et II n'est donc plus que de 2450 (2475-25). L'argent avancé va retourner aux capitalistes mais les sommes reçues sont différentes des sommes avancées car les producteurs d'or achètent pour 20 c à la classe capitaliste I et versent 5 v à leurs ouvriers qui achètent des moyens de consommation. Les capitalistes de I ont alors un excédent de $3 \frac{1}{3}$ et les capitalistes de II un déficit de $3 \frac{1}{3}$. Pour compenser ce déficit les capitalistes de I achètent des moyens de consommation pour une valeur de $3 \frac{1}{3}$. A l'issue de ces opérations, le schéma devient :

a) Production de marchandises :

I 4000 c + 1000 v + 950 pl (moyens de production + $3 \frac{1}{3}$ (Moyens de consommation) + 1650 (argent)

II 2000 c + 500 v + 401 $\frac{2}{3}$ (biens de consommation) + 825 (argent)

b) Production d'or :

20 c + 5 v

Grossmann se pose alors la question suivante : peut-il y avoir un échange sans rest entre 1980 (v+pl) I et 2000 (c) II ? Il y a manifestement 20 en excédent dans la section II puisque le renouvellement du capital constant du secteur II se fait intégralement par l'échange entre le capital variable et le plus-value de la section I. Nous voilà, par la même occasion, ramenés au point de départ et à l'objection de Rosa Luxemburg. Le schéma est déséquilibré par l'introduction de l'or et l'échange entre la section I et II ne peut se faire sans laisser d'excédent. Toutes les circulations de Grossmann n'ont abouti qu'à ce piètre résultat qui est la reconnaissance implicite du bien-fondé des critiques de Rosa Luxemburg. Grossmann est pris à son propre piège. Pour en sortir il n'a qu'une solution, il faut qu'il adapte à tout prix le volume de la production du secteur II en diminuant la production dans ce secteur. Cette diminution de la production il l'obtient en considérant que des moyens de consommation d'une valeur de 25 doivent être consommés par la classe capitaliste II. Celle-ci

réalise donc une consommation forcée supplémentaire de 25 ce qui ne va pas, bien entendu, sans quelques entorses à la logique. Si nous suivons à la lettre Grossmann, cette solution tourne même au ridicule puisqu'une partie de la production qui devrait être supprimée (5) est en fait destinée aux ouvriers qui ont effectivement reçu l'argent correspondant à la valeur de leur force de travail et donc à la valeur de ces moyens de consommation nécessaires. Les capitalistes devraient donc rentrer en conflit avec les ouvriers, leur reprendre l'argent ou se précipiter à la porte des magasins pour leur arracher les marchandises qu'ils viennent d'acheter, et bien entendu il l'aura tout de suite après les licenciés.

D'autre part s'ils consomment les moyens de consommation correspondant à la reproduction du capital constant, une partie du capital

fixe sera désormais inactive ce qui correspond bien entendu au fait qu'une partie de la force de travail sera inemployée. Par ailleurs des différences importantes existent dans la consommation de la classe capitaliste. La section II consomme $491 \frac{2}{3} - 25 = 516 \frac{2}{3}$ pour une plus-value de 500, nous ne sommes plus dans le cadre de la reproduction simple, mais dans celui de la "reproduction rétrécie", la classe capitaliste se mettant, au prix d'une indigestion et de problèmes sociaux à consommer son capital pour réduire la production. Dans ce cas elle aurait pu s'éviter tous ces malheurs en ne cherchant pas à valoriser un tel capital. Quant à la classe capitaliste du secteur II elle se contente d'une consommation de $983 \frac{1}{3}$ pour une plus-value de 1000. Et Grossmann voudrait faire passer tout cela pour la reconstitution de la page manquante du manuscrit de Marx !

Toujours en suivant Grossmann on devrait donc aboutir au schéma suivant :

a) Production de marchandises :

I $4000 c + 1000 v + 980 pl$ (moyens de production) + $3 \frac{1}{3}$
(moyens de consommation) + 1650 (argent)

II $1980 c + 495 v + (491 \frac{2}{3} pl - 25)$ (moyens de consommation)
+ 825 (argent)

b) Production d'or :

$$20 c + 5 v + 5 pl = 30$$

Conformément à la volonté de Grossmann, dans le secteur I la production diminue de $20 c + 5 v$ ce qui entraîne ipso facto une baisse de la plus-value de 500 à 495. Comme ce capital a été consommé il s'ajoute à l'ensemble de la plus-value restant à consommer ($491 \frac{2}{3}$).

Mais le schéma qui apparait n'est pas celui prévu, mais le schéma suivant :

I $4000 c + 1000 v + 1000 pl = 6000 + 650$ (argent)

II $1980 c + 495 v + 495 pl = 2970 + 825$ (argent)

$20 c + 5 v + 5 pl = 30 + 30$ (argent)

9000 2505

Aucune explication n'est donnée de cette heureuse transition. Sans doute manque-t-il une page au manuscrit de Grossmann ! Plutôt que de chercher à la reconstituer complètement nous supposons qu'à l'issue de la première année où la consommation de la plus-value par les différentes fractions de la classe capitaliste a déjà été décrite, chaque secteur de la production produit désormais en fonction du capital avancé, soit $4000 c + 1000 v$ dans la section I, $1980 c + 495 v$ dans la section II et $20 c + 5 v$ pour la production d'or. Donc après une première année d'adaptation dont les circonstances ne nous sont pas expliquées, et dont on aurait pu faire l'économie, la production se stabilise. Elle arrive alors à prendre la forme du schéma ci-dessus.

Au premier abord le schéma paraît beaucoup plus satisfaisant de celui qui résulterait des explications embrouillées de Grossmann et si l'on en croit celui-ci le remplacement de la monnaie usée ne se fait pas au frais d'une seule des deux sections du schéma comme le dit Rosa Luxembourg. Cette dépense serait alors répartie

proportionnellement entre les capitalistes des deux sections c'est-à-dire proportionnellement à l'importance des capitaux avancés.

Examinons maintenant comment se font les échanges au sein du schéma.

L'échange entre les sections I et II se fait sur la base de 1980 IIc - 1000 v (I) + 980 pl (I). Une partie de la plus-value (20) du secteur I demeure sous la forme de moyens de production. Ces moyens de production sont achetés par le secteur de la production d'or pour reproduire son capital constant. Par la même opération la section I obtient alors une masse monétaire de 20 qui vient s'ajouter à la masse monétaire du secteur. Dans la section II la classe capitaliste consomme la plus grande partie de la plus-value soit 485. Il reste donc une masse de moyens de consommation de 10. Ceux-ci vont être consommés par les ouvriers et les capitalistes du secteur de la production d'or puisque le capital variable pour salarier les ouvriers s'élève à 5 tandis que la plus-value des capitalistes producteurs d'or se monte à 5. Les ouvriers achètent pour 5 en dépensant leur plus-value. En contrepartie, la classe capitaliste de la section II obtient une masse monétaire de 10 qui est ajoutée à la masse monétaire de ce secteur. La reproduction du capital, les échanges au sein du schéma se déroulent donc sans heurts et par conséquent la prise en compte de la production d'or ne déséquilibre pas le schéma. Aucun déficit ni excédent n'apparaît, ni dans la section I ni dans la section II. Sous cet angle le contrat de Grossmann semble rempli, mais qu'advient-il de son autre affirmation selon laquelle les dépenses sont proportionnelles aux capitaux avancés ?

Comme la section II consomme, par rapport à la section I, une partie moindre de sa plus-value, les frais monétaires sont inégalement répartis : 20/1005 (production d'or incluse) pour la section I et 10/495 pour la section II. Le rapport 10/495 étant supérieur à 20/1005 la classe capitaliste du secteur II est défavorisée, les frais monétaires qu'elle supporte sont relativement plus importants. Qui plus est, au sein de la section I, le déséquilibre entre les producteurs d'or et les autres branches de la section I est patent puisque les premiers ne supportent - au nom de quel prodige ? - pas de frais monétaires. On pourrait se demander si Grossmann quand il parle de dépenses monétaires proportionnelles ne parle pas uniquement pour la section I et II c'est-à-dire à l'exclusion du producteur d'or. Mais même si nous mettons de côté celui-ci, les inégalités relatives subsistent : 20/1000 et 10/495.

Les trois secteurs ont des frais relatifs différents (0/10, 20/1000, 10/495), la classe capitaliste de la section II étant la plus défavorisée tandis que les producteurs d'or sont les principaux bénéficiaires de cette répartition. La masse monétaire à la disposition de la classe capitaliste est désormais elle aussi, inégalement répartie. Tant que Grossmann considérait que le capital de la section I était deux fois plus grand que le capital de la section II il pouvait considérer, ce qui est son raisonnement, que la masse monétaire dans la section I était bien le double de la masse monétaire dans la section II. Mais maintenant le rapport n'est plus de 2 mais supérieur à 2 (6000/2970, voire 6030/2970 si nous incluons l'or) tandis que la masse monétaire reste dans le même rapport de 1 à 2. Ce qui avait été obtenu sur la base des conditions antérieures est maintenu ici sans justification alors que les bases du raisonnement ont été modifiées. Voilà la belle logique que Grossmann

voudrait attribuer à Marx.

Si Grossmann échoue piteusement, la solution de Rosa Luxembourgn'est pas meilleure, mais elle au moins, n'a pas essayé de nier le problème.

En créant une troisième section, la section des moyens d'échange elle transforme le schéma de Marx de la manière suivante :

I	4000 c	-	1000 v	-	1000 pl	=	6000 Moyens de production.
II	2000 c	-	500 v	-	500 pl	=	3000 Moyens de consommation.
III	20 c	-	5 v	-	5 pl	=	30 Moyens de circulation.

Nous avons déjà critiqué une telle réorganisation au début de cet exposé. La création d'une troisième section ne peut avoir la justification théorique que lui donne Rosa Luxembourgn au nom du rôle spécifique de la monnaie. Cette création résoud-elle pour autant les problèmes plus techniques liés à la cohérence interne des schémas, au bon déroulement des échanges entre les sections ? Dans la mesure où le déplacement de l'or dans une troisième section restaure pour les sections I et II les proportions qui avaient servies à l'étude de la reproduction simple, il est évident que désormais l'échange entre (v + pl) I et IIc ne présente plus de difficultés. Quant aux frais monétaires, ils sont proportionnels au capital de chaque secteur 20 1000 pour la section I et 10 500 pour la section II. Cependant, tout comme chez Grossmann, le producteur d'or est exempté, sans explication, de frais monétaires; cette fraction de la classe capitaliste ne contribue en rien aux frais issus du procès de circulation.

Il existe également une difficulté, encore plus importante, que par contre, au prix des acrobaties que nous avons évoquées, Grossmann a évité; c'est celle qui a trait à l'équilibre du schéma. Le producteur d'or se trouve dans l'impossibilité de renouveler son capital constant. Si les échanges entre la section I et la section II ne posent pas de problèmes, par contre il manque 20 c dans la production du secteur I (6000 contre 6020 demandés) pour que le producteur d'or puisse reproduire le capital constant qu'il a utilisé. La même chose vaut pour le capital variable puisque la valeur de la production de moyens de consommation s'élève à 1500 tandis que le capital variable avancé aux ouvriers se monte à 1505. Enfin la classe des capitalistes producteurs d'or se trouve également dans l'impossibilité de trouver l'équivalent matériel de sa plus-value, la totalité des moyens de consommation correspondant à la reproduction de la classe capitaliste étant déjà consommés. Par conséquent aussi bien la production des moyens de production que la production des moyens de consommation se révèle insuffisante par rapport aux besoins globaux des trois secteurs, et un déficit apparaît dans la section I comme dans la section II; le déséquilibre que Rosa Luxembourgn a rétabli à l'intérieur des échanges entre la section I et II reparait à l'extérieur avec la création d'une troisième section. Elle n'a fait que déplacer les difficultés de l'intérieur à l'extérieur du schéma de la reproduction simple sans pour autant avancer d'un pas vers leur solution.

S'il est vain de nier le problème comme essaye de le faire Grossmann, la création d'une troisième section spécifique ne le résoud pas pour autant. Si un déséquilibre se manifeste, c'est, nous l'avons vu, parceque l'or en tant que monnaie, ne peut être

réutilisé au sein du capital productif. La valeur de l'or ainsi produite fait partie des frais de circulation du capital, frais improductifs qui viennent en déduction de la plus-value. Des schémas incluant la reproduction de la matière monétaire doivent alors satisfaire aux conditions suivantes :

- Les frais monétaires doivent être déduits de la plus-value.
- Les dépenses doivent être proportionnelles pour chaque fraction de la classe capitaliste aux capitaux avancés.
- La valeur de la production de moyens de production et de moyens de consommation doit être suffisante pour satisfaire tous les besoins que ce soit la reproduction du capital constant des secteurs productifs ou la reproduction du capital constant du secteur de la production d'or. Quant aux échanges internes ils doivent se dérouler sans difficultés.

Nous pouvons donc alors établir un schéma qui peut se présenter comme suit : (pour plus de commodité nous avons élevé le taux d'exploitation et pour faciliter l'exposition nous avons séparé le producteur d'or tout en le rangeant dans la section I, section Ib)).

$$I \begin{cases} Ia : 4000 c + 1000 v + 1020 pl = 6020 \text{ (moyens de production)} \\ Ib : 20 c + 5 v + 5,1 pl = 30,1 \text{ (or)} \end{cases}$$

$$II \quad 2000 c + 500 v + 510 pl = 3010 \text{ (moyens de consommation)}$$

Pour chaque secteur et sous-secteur les frais monétaires sont respectivement de 20 pour la section I, 0,1 pour les producteurs d'or et 10 pour la section II. Il nous reste à voir comment les échanges se déroulent au sein des schémas.

1°) Reproduction du capital constant.

a) Section Ia

Il n'y a pas de problème particulier, le capital constant est déjà sous sa forme d'usage, il se reproduit par des achats au sein de la section.

b) Section Ib

La classe capitaliste Ia a des frais monétaires qui s'élèvent à 20. D'un autre côté le capital constant des producteurs d'or est de 20. En achetant avec l'or produit 20 de capital constant au secteur Ia, le capitaliste du secteur de la production d'or renouele son capital constant tandis que le secteur I a récupéré une masse d'or de 20 qui lui permet de reconstituer sa masse monétaire. Cet échange se fait sur la base de 20 cII, contre 20 pl Ia. Le capital constant du secteur Ib est obtenu par l'échange avec la plus-value du secteur Ia. Les frais monétaires viennent en déduction de la plus-value de Ia. Nous ne précisons pas ici la grandeur de la masse monétaire car cela n'a aucune importance; nous considérons cependant que la totalité de l'or produit ne fait que reconstituer la masse monétaire usée, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de thésaurisation. Dans son exemple, Marx considérait une vitesse de circulation de 3 et une masse monétaire de 3000 pour une production d'une valeur de 9000 (1). Ici, sur la même base de 1% d'usure et d'une

(1) Ce qui montre aussi à quel point Grossmann louvoie puisque pour ses schémas il réinvente une vitesse de 4, ce qui en soit n' a pas d'importance....sauf quand on prétend reconstituer le manuscrit de Marx.

vitesse de circulation de 3, la masse monétaire s'élèverait à 3010.

c) Section II.

Le renouvellement du capital constant dans la section II s'accomplit sur la base du classique $llc = (v+pl)I$. Mais ici ce n'est pas la totalité de la plus-value qui est affectée à cet échange, mais la totalité de la plus-value moins la partie de celle-ci consacrée aux dépenses monétaires. L'autre partie de la plus-value (1000 soit 1020-20) est consommée à des fins individuelles et par conséquent est l'occasion d'une demande de moyens de consommation auprès de la section II.

2°) Reproduction du capital variable.

a) Section Ia
Déjà vu. Cf. § 1a

b) Section Ib.

La classe ouvrière dépense son salaire auprès de la section des moyens de consommation et en se procurant des moyens de consommation elle remet une valeur de 5 aux capitalistes du secteur II qui supportent, pour renouveler la masse monétaire usée, des frais monétaires s'élevant à 10. La classe capitaliste du secteur de la production d'or n'a pas besoin de voir refluer vers elle l'argent qu'elle a avancé pour salarier ses ouvriers dans la mesure où le produit social figure directement sous la forme argent. La classe capitaliste du secteur II consacre une partie de sa plus-value à payer les frais du renouvellement de la masse monétaire. C'est en échange avec cette partie de la plus-value que se réalise l'échange entre la section II et la section Ib. Nous avons donc l'échange $v(Ib) - pl(Ib) = xpl(II)$ où xpl représente la part de la plus-value totale consacrée à la reproduction de la matière monétaire.

c) Section II.

Nous sommes ici dans un cas déjà étudié lors de l'analyse de la reproduction simple. Il n'y a aucun problème nouveau particulier à signaler.

3°) Consommation de la plus-value.

a) Section Ia
Déjà vu. Cf. § 1°) a)

b) Section Ib.

La classe capitaliste de la section Ib consomme sa plus-value en achetant des moyens de consommation à la section II. La partie de la plus-value que la classe des capitalistes producteurs d'or consomme s'élève à 5 tandis que le reste 0,1 représente la quote-part de cette classe aux frais monétaires qui incombent à l'ensemble de la classe capitaliste et qui sont payés sur la plus-value. Cette partie de la plus-value déduite il reste dans le cas de la reproduction simple la partie de la plus-value destinée à la consommation individuelle. Comme toutes les autres fractions de la classe capitaliste les producteurs d'or ont à contribuer aux frais généraux de cette classe et ne peuvent se trouver exemptés sous prétexte qu'ils assurent la production d'or. Avec cet échange le secteur II obtient ainsi la totalité de la masse monétaire (10) qui lui est nécessaire pour reproduire la monnaie usée. Nous avons vu que l'échange entre Ib et II se faisait sur la base de $(v + pl) Ib - plx(II)$. Nous avons vu l'échange pour $v(Ib)$ et maintenant nous avons vu le même échange pour pl .

c) Section II

L'échange entre la partie de la plus-value destinée à payer les frais de reproduction de la monnaie usée et le capital variable et la plus-value des capitalistes engagés dans la production de l'or a déjà été analysé. Une masse de plus-value de 10 a donc été affectée à cet usage. Il reste une masse de plus-value de 500 qui rentre dans le cadre classique, que nous connaissons déjà, de la reproduction simple. Cette plus-value est consommée entièrement par la classe capitaliste.

Les échanges entre les diverses sections n'ont donc présenté aucune difficulté. Et il est tout à fait facile de vérifier que la production de chaque section correspond bien aux besoins de l'ensemble de la société. Dans la section I la valeur des moyens de production s'élève à 6020, tandis que chaque secteur demande des moyens de production à concurrence de $4000 + 20 + 2000 = 6020$. Il en va de même pour les moyens de consommation : 3010 pour une demande de $1000 + 1000 + 5 + 5 + 500 + 500 = 3010$. Quand au secteur de la production d'or, la monnaie produite doit représenter l'usure annuelle de la masse monétaire, chaque secteur participant à ces frais improductifs au prorata du capital avancé, ou, ce qui dans le cas présent revient au même, au prorata de la plus-value. Pour une production de 30,1 d'or, les besoins nécessaires pour renouveler la masse monétaire s'élèvent à $20 + 0,1 = 10 + 30,1$. Dans tous les secteurs, le schéma est bien en équilibre. L'introduction de l'or dans les schémas de la reproduction simple, quelle que soit la section à laquelle on la rattache, ne détruit pas a priori l'équilibre du schéma. Il n'est donc nul besoin d'une troisième section spécifique. Ce qui par contre est nouveau du fait de la nature particulière de ses dépenses -frais improductifs liés au processus de circulation- c'est qu'ils viennent en déduction de la plus-value et que donc on assiste au sein du schéma à un échange entre la plus-value des diverses sections et la production d'or, donc la totalité de la plus-value n'est pas consommée à des fins individuelles, mais le caractère de la reproduction simple (pas d'accumulation nouvelle de plus-value) est cependant maintenu. Nous avons d'ailleurs vu que c'est vers cette plus-value que Marx oriente les dépenses liées à la reproduction de la masse monétaire.

Il nous reste à voir si les frais afférents à la reproduction de la masse monétaire sont bien, pour chaque secteur, proportionnels aux capitaux avancés.

Pour la classe capitaliste de la section des moyens de production, ils s'élèvent à 20 5000 par rapport au capital avancé et à 20 1020 de la plus-value. Le rapport est identique à 10 2500 pour le capital avancé ou 10 510 pour la plus-value de la section II. Quant à la classe des capitalistes producteurs d'or qui doit comme tous les autres payer sa quote-part des frais de circulation, les dépenses représentent 0,1 25 du capital avancé et 0,1 5,1 de la plus-value. Par conséquent dans les trois sections les frais monétaires sont dans le même rapport.

Si nous condensons le schéma de manière à ne faire qu'une seule section de la section des moyens de production et de la production d'or sachant qu'il s'agit pour la production de l'or d'une partie des forces productives utilisée improductivement et non productivement, ce qui est le cas du reste de la section I, nous obtenons le schéma suivant.

I 4020 c · 1005 v · 1025,1 pl = 6050,1

II 2000 c · 500 v · 510 pl = 3010

L'introduction de l'or dans les schémas de la reproduction simple modifie le schéma étant donné qu'une partie des forces productives est dépensée improductivement et donc s'échange contre la plus-value des capitalistes. Mais l'équilibre entre les diverses sections demeure et les échanges se déroulent sans heurts. Ce point vaut aussi bien pour les échanges entre les sections du capital productif que pour ceux qui affectent la production d'or. Par conséquent après avoir rejeté pour des raisons d'ordre méthodologique la création d'une troisième section nous pouvons également constater que sous l'angle logique, non seulement la solution de Rosa Luxembourg n'a rien apporté, mais elle s'est même révélée fautive.

2.5.5. THESAUURISATION ET REPRODUCTION SIMPLE.

Rosa Luxembourg a toutefois un autre argument important pour justifier la création d'une troisième section :

"La tentative faite par Marx de faire entrer la production de l'or dans la section I (moyens de production) le mène d'ailleurs à des résultats dangereux... Marx fait acheter par les capitalistes de la section II à l'aide des 5 d'argent reçus d'abord par I moi, pour 2 d'or "en tant que matériel marchandise" et saute par conséquent de la production de l'argent dans la production industrielle de l'or, laquelle a aussi peu affaire avec le problème de l'argent que celle du cirage. Mais, comme sur ces I moi 5v, il en reste toujours 3 dont les capitalistes de la section II ne savent que faire, étant donné qu'ils ne peuvent pas les utiliser en tant que capital constant, cette somme d'argent, Marx la fait thésauriser. Mais, pour ne pas faire apparaître par là un déficit dans le capital constant de la section II, qui doit être échangé entièrement contre des moyens de production (Iv + pl), Marx trouve la solution suivante : "Il faut que cet argent passe en totalité de IIc à IIpl.. Résultat : une partie de la plus-value est accumulée comme trésor." Le résultat est assez étrange. Du fait que nous avons considéré uniquement la reproduction de l'usure annuelle du matériel argent, est apparue brusquement une thésaurisation de l'argent, par conséquent un excédent de matériel argent. Cet excédent apparaît, on ne sait pas pourquoi, aux dépens des capitalistes de la section des moyens de consommation qui doivent se sacrifier, non pas pour élargir leur propre production de plus-value, mais afin qu'il y ait suffisamment de moyens de consommation pour les ouvriers de la production d'or. Cependant, les capitalistes de la section II sont assez mal récompensés de cette vertu chrétienne. Non seulement, ils ne peuvent malgré leur "abstinence" procéder à aucune extension de leur production, mais ils ne sont même pas en état de maintenir leur production dans les mêmes dimensions que jusqu'alors... Ces résultats obtenus par Marx prouvent d'eux-mêmes que la production de l'or ne peut absolument pas être incluse dans l'une des deux sections sans briser le schéma lui-même."
(L'accumulation du capital, T.1 p.84)

Nous avons déjà montré que la production d'or dans les schémas de la reproduction simple ne les mettait pas en péril et que donc les échanges se déroulaient sans difficulté, et tout particulièrement qu'aucun excédent de capital constant n'apparaissait, il nous reste cependant à voir le problème de la thésaurisation. Il consiste dans l'élimination de la thésaurisation. En effet dans le cadre de la reproduction simple, il n'y a pas d'accumulation de matériel-argent et l'or produit le doit donc servir qu'à renouveler la masse monétaire usée. C'est ce point que voulait également résoudre RL en créant une troisième section. Mais en faisant cela, c'est-à-dire en essayant d'éliminer la thésaurisation des schémas, elle s'attire les critiques de Suzanne de Brunhoff et de Grossmann.

Pour Suzanne de Brunhoff, "l'erreur de Rosa Luxembour (création d'une troisième section NDR) va de pair avec l'inexactitude de l'interprétation du rôle de la thésaurisation de l'or produit." Rosa Luxembour aurait le tort de ne pas préciser la "fonction particulière de la thésaurisation", laquelle serait, suivant Marx, d'expliquer la présence de la masse monétaire servant à la circulation des marchandises. Pour appuyer ses dires, Suzanne de Brunhoff cite Marx : "il apparaît que, même dans le cas de la reproduction simple, même en éliminant l'accumulation au sens propre, l'accumulation d'argent ou thésaurisation, est par contre nécessairement incluse ici. Ceci se reproduisant tous les ans, il est possible d'expliquer par là l'hypothèse dont on part pour analyser la production capitaliste, à savoir au/au début de la reproduction, une masse de numéraire correspondant à l'échange de marchandises, se trouve entre les mains des classes capitalistes I et II. Cette accumulation a lieu même après déduction de la perte d'or due à l'usure de la monnaie en circulation. (Marx, Le Capital Livre II T.5 Ed. Sociales p.120)

Ainsi, "loin de perturber l'équilibre général de la reproduction, cette thésaurisation en assure le maintien, au niveau secondaire où elle produit son effet." (S. de Brunhoff, La monnaie chez Marx p.91)

Considérons cependant les effets secondaires que cette thésaurisation produit.

S. de Brunhoff suppose qu'une masse d'or de 8 sur les 10 reçus par la classe capitaliste est thésaurisée. Par conséquent dans la section II, 80% de l'or créé est consacré à la thésaurisation. Si l'on ne veut pas défavoriser la classe capitaliste de la section I il faudrait que la proportion entre la monnaie thésaurisée et la monnaie obtenue soit identique à celle de la section I. Dans ce cas 80% des 20 or reçus, soit 16 devraient être consacrés à la thésaurisation dans la section I. Au total donc la masse monétaire thésaurisée devrait être de 24. Dans l'interprétation de S. de Brunhoff, il n'est pas fait mention de cette thésaurisation, pas plus que de la partie d'or nouvellement produite destinée à remplacer la monnaie usée. C'est-à-dire que sur la production de 30 or nous ne connaissons que la destination d'une seule partie des 10 destinés à la section II dont 2 réutilisés comme capital constant dans la section des moyens de consommation, et 8 thésaurisés. Nous avons vu que dans le manuscrit de Marx il manquait une page; à la différence de Grossmann, S. de Brunhoff ne s'est pas préoccupée de la reconstituer, aussi son exposé global demeure fragmentaire et incohérent. Mais acceptons la perspective de

S. de Brunhoff et admettons qu'une masse monétaire de 8 ou une masse de monnaie quelconque soit thésaurisée chaque année. Si nous admettons donc qu'une partie de la masse monétaire nouvellement produite est utilisée à la reproduction de la masse monétaire tandis que l'autre est thésaurisée, nous devons en déduire qu'à un moment donné, il n'y avait qu'une quantité infime, voire pas de monnaie du tout pour assurer la réalisation de la valeur du produit social. La valeur du produit social dans notre exemple est de 9000. Si chaque année la masse monétaire s'accroît de 2 par exemple, cela signifie que l'année précédente elle était d'une valeur inférieure, par exemple de 2992 si nous supposons qu'elle est aujourd'hui de 3000 et qu'elle sera demain de 3005. Chaque année antérieure, en supposant qu'il y ait thésaurisation, ce qui est l'hypothèse admise, la masse monétaire est de plus en plus faible. Il s'ensuit que pour réaliser la valeur du produit social, la vitesse de circulation doit s'accroître sans cesse pour atteindre l'infini à l'origine du processus que l'on décrit. Quand à la vitesse pour déplacer la malheureuse pièce d'or qui doit passer de mains en mains pour réaliser le produit social elle approche la vitesse de la lumière. Voilà le remarquable résultat que l'on prétend faire passer pour le nec plus ultra de la pensée marxienne. Nous n'avons vu là que le passé. Si nous nous projetons maintenant dans l'avenir que constatons-nous ? La masse monétaire se gonfle de période en période et progressivement constitue une immense montagne d'or totalement inutile. Grossmann n'est d'ailleurs pas en reste puisqu'il reprend la même argumentation que S. de Brunhoff.

"Si, avec une approximation scientifiquement admissible, pour les périodes de l'antiquité et du moyen-âge, en raison de l'absence d'un grand capital fixe (Grossmann assimile ici abusivement la thésaurisation nécessaire au renouvellement du capital fixe avec celle du matériel argent; la première bien sur ne déséquilibre pas le schéma -cf. Renouvellement du capital fixe, Marx Livre III -NDR) et de la constance relative de la technique, nous pouvons parler de la reproduction simple dans la production de l'or, même sur de plus longues périodes, peu à peu tout de même au cours des siècles une réserve d'or devait s'accumuler."

(Grossmann, Op. cit. p.103)

Avec Grossmann, l'interprétation "historique" de la "thésaurisation" atteint le comble de l'aburdité; ce qui n'est qu'une hypothèse méthodologique se voit attribuer une validité historique, comme si la reproduction simple embrassait toute l'histoire de l'humanité. Comme le souligne Marx, la reproduction simple n'est qu'un instrument méthodologique.

"La reproduction simple à la même échelle, apparaît aussi comme une abstraction en ce sens que d'une part, en système capitaliste l'absence d'accumulation ou de reproduction à une échelle élargie est une hypothèse étrange, d'autre part les conditions dans lesquelles s'effectue la production ne restent pas absolument identiques (et c'est pourtant ce que l'on a supposé) d'une année à l'autre... Cependant du moment qu'il y a accumulation, la reproduction simple en forme toujours une partie; elle peut donc être étudiée en elle-même et constitue un facteur réel de l'accumulation."

(Marx, Le capital, T.V, Ed. Sociales p.48)

En fait il faut considérer le niveau de la production comme donné et l'argent nécessaire pour faire circuler le capital comme également donné. Prendre en compte l'origine du niveau atteint par la production n'a aucune valeur méthodologique, ce d'autant plus que la reproduction simple est une abstraction méthodologique.

Grossmann établit, à la différence de S. de Brunhoff, la distinction entre monnaie servant à renouveler la partie de l'or usée et la monnaie thésaurisée. Le remplacement de la perte d'or se fait grâce à 25or; comme la production d'or est de 30, une masse d'or de 5 est thésaurisée et la masse monétaire totale passe alors de 2500 à 2505. L'origine de cette thésaurisation se trouve dans la plus-value des producteurs d'or, laquelle "considérée socialement n'est pas consommable. Cette plus-value doit par conséquent être thésaurisée." Mais si l'on suit le raisonnement de Grossmann, cette thésaurisation ne peut être le fait que de la classe capitaliste du secteur II, étant donné que la plus-value du secteur de l'or n'est dépensée qu'auprès de ce secteur en achats de biens de consommation. L'objection de Rosa Luxemburg demeure toujours valable : pourquoi la thésaurisation income-t-elle au seul secteur II ? D'autre part, nous retrouvons les mêmes contradictions que chez Suzanne de Brunhoff. Si 1% de la masse monétaire globale est usée, il faudra l'année suivante avancer un capital de 25,05, c'est-à-dire qu'il faudra utiliser une quantité croissante des forces productives de la société afin de produire de l'or. Chaque période de production, la part du capital constant et du capital variable nécessaires à la production de l'or s'accroît. En poussant à son comble le processus on aboutirait à ce que la totalité des forces de production soient employées à produire de l'or. La masse monétaire entre les mains du secteur II s'accroît sans cesse et l'on peut supposer comme chez Suzanne de Brunhoff qu'il y a eu une époque où cette masse monétaire était nulle, tandis que la masse monétaire du secteur I reste constante. De plus, si l'on voulait considérer que la production d'or reste sur les mêmes bases, soit 30, dans ce cas c'est la masse monétaire thésaurisée qui décroît. Au bout du compte la thésaurisation disparaîtrait, et, comme d'après Grossmann : "c'est là (avec la thésaurisation NDR) que se montre le génie de Marx", une telle solution aurait le prix de l'inconséquence. En fait, Marx a en d'autres lieux pris une position beaucoup plus claire sur ce problème. Il n'y a pas de thésaurisation dans le cadre de la reproduction simple; l'or nouvellement créé sert uniquement à compenser l'usure de la masse monétaire.

Dans le chapitre sur la circulation de la plus-value, Marx est formel en ce qui concerne la reproduction simple :

"En dehors de l'or et de l'argent nécessaires pour les articles de luxe, le minimum de la production annuelle doit compenser l'usure annuelle des monnaies métalliques résultant de la circulation monétaire."

(Marx, PLéiade T.2 p.703)

Il est d'ailleurs très facile de faire disparaître la thésaurisation.

Dans le schéma présenté plus haut, la valeur du produit social (hors production de la matière monétaire) s'élève à 9030. Si nous restons dans l'hypothèse de Marx d'une vitesse de circulation de 3, il est nécessaire que la masse monétaire soit de 3010 (nous

faisons abstraction de la masse monétaire qui doit faire face aux fluctuations). Si pour suivre toujours Marx nous supposons que la masse monétaire doit chaque année être renouvelée à hauteur de 1% du total, il est nécessaire de produire à chaque période une masse d'or d'une valeur d'une valeur de 30,1. Cette valeur est bien celle qui figure dans le schéma et par conséquent l'ensemble de la monnaie produite ne sert qu'à la reproduction du matériel argent. Toutes les difficultés qui surgissent avec l'introduction de la thésaurisation dans la reproduction simple (1) sont ainsi levées. Par conséquent aussi bien sur le plan des principes, que sur celui de l'équilibre et de la thésaurisation, les objections de Rosa Luxembourg se révèlent fausses.

2.8.6. L'ABOLITION DU CAPITAL ARGENT.

Il reste à Rosa Luxembourg un dernier argument :

"Un exposé de la production de l'argent en tant que troisième section spéciale de la production sociale a encore une raison importante. Le schéma de la reproduction simple de Marx vaut comme base et point de départ du procès de la reproduction non seulement pour le mode de production capitaliste mais -mutatis mutandis- aussi pour tout mode de production rationnel, par exemple pour le mode de production socialiste. La production de l'argent, par contre, disparaît avec la forme marchandise des produits, c'est-à-dire avec la propriété privée des moyens de production. Elle représente les "faux frais" du mode de production anarchique du capitalisme, une charge spécifique du régime de l'économie privée, qui se traduit dans la dépense annuelle d'une quantité de travail considérable pour la fabrication de produits qui ne servent ni comme moyens de production ni comme moyens de consommation. Cette dépense de travail spécifique du régime de production capitaliste, qui disparaît dans un régime de production rationnel, trouve son expression la plus exacte en tant que section spéciale dans le procès de reproduction général du capital social. A ce sujet il est entièrement indifférent que nous imaginions un pays produisant lui-même de l'or ou le faisant venir de l'étranger. Dans ce dernier cas seulement l'échange permet cette dépense de travail social qui était directement nécessaire à la production de l'or."

La disparition de l'or, en tant que matière monétaire, dès le passage à la phase inférieure du communisme, ne fait aucun doute, puisque la société sans classes se caractérise par l'abolition des catégories marchandes et tout particulièrement du salariat, prix de la force de travail. Néanmoins, il serait faux (et ce serait surtout mal comprendre l'ampleur du bouleversement social opéré par la révolution communiste) de n'y voir que la suppression d'un secteur en somme superfétatoire, qui peut exister dans la société

(1) Nous verrons que par contre, dans la reproduction élargie, il est nécessaire qu'une partie de la masse monétaire produite soit thésaurisée. C'est dans ce cadre que la citation de Marx dont usent et abusent à mauvais escient les commentateurs staliniens prend tout son sens.

capitaliste et ne plus exister dans la société communiste, en laissant par ailleurs intact le schéma d'ensemble d'organisation de la société. Non seulement un secteur comme l'or-matière monétaire est tout bonnement supprimé, mais on assistera à une vaste réorganisation des forces productives de la société, impliquant aussi bien la suppression de vastes secteurs improductifs, que la suppression ou la diminution de certains secteurs productifs, dont l'utilité sociale pour le communisme est minime. Des secteurs improductifs comme la publicité par exemple, seront supprimés, et leurs travailleurs réaffectés à des emplois productifs. Des secteurs improductifs comme la banque et les caisses d'épargne, organismes de crédit etc... seront réorganisés pour effectuer la comptabilité de la société communiste (par exemple gestion du bon de travail), mais la suppression des opérations mercantiles implique bien évidemment la réduction de la force de travail engagée et des moyens matériels mis en oeuvre.

Quand au secteur productif, la Gauche Communiste d'Italie rappelait que 90% de la production capitaliste est anti-sociale au sens où elle ne prend en compte que les besoins tels qu'ils se développent sur la base d'une société aliénée, et pas les besoins humains. Là encore certaines branches disparaîtront ou verront leurs activités considérablement réduites, mais en revanche d'autres branches seront développées pour satisfaire des besoins négligés ou insuffisamment satisfaits par le capital (en tout premier lieu l'agriculture). Dans l'établissement de ses mesures concernant le temps de travail dans la société communiste, le parti communiste aura donc à prendre en compte tous ces facteurs. D'une part la suppression d'emplois productifs réaffectés au secteur productif, ainsi qu'un développement de l'automatisme, permettront de diminuer le temps de travail, mais d'autre part la prise en charge de secteurs négligés par le capital, la poursuite et l'achèvement de la socialisation du travail (1), exigeront une réaffectation de ces forces de travail.

C'est en prenant en compte tous ces paramètres, y compris la mise au travail de toute la part de la population en âge de travailler qui n'était pas employée dans le MPC, que le pouvoir prolétarien pourra fixer une durée du travail qui soit inférieure à ce qu'elle est actuellement dans le MPC.

Ce n'est donc pas l'apanage exclusif de l'or que de disparaître. La révolution arrêtera aussi la production de moyens de consommation individuels de luxe qui ne peut exister que parce que l'exploitation existe et que sur cette base les différenciations entre les classes sociales doivent s'affirmer.

"Au demeurant le luxe est une nécessité absolue pour un mode de production qui, créant la richesse pour les non-producteurs, doit lui donner des formes telles que seule la richesse jouisseuse puisse se l'approprier."
(Marx, Grundrisse, Pléiade T.2 p.395)

Même si au lendemain de la révolution, le salariat ne pourra pas être d'emblée aboli, le prolétariat décrètera immédiatement l'existence d'un salaire et d'un revenu maximums, il s'en suivra

(1) Par exemple le travail ménager qui en grande partie a échappé à la socialisation, et est source de gaspillage.

(et ce processus sera encore plus grand dès que les bons de travail (1) seront mis en place, ce à quoi s'attellera également dès le premier jour la dictature du prolétariat). la disparition de la base économique d'une partie de la production de luxe; les besoins et les mentalités qui s'étaient développées sur la base du MPC et qui sous-tendaient cette production mettront eux, plus de temps à disparaître mais les nouveaux rapports de répartition empêcheront qu'ils soient satisfaits. Prenons par exemple l'automobile, dont on parle beaucoup actuellement.

D'une part on rassemblera au sein d'une seule entité l'ensemble de la production automobile, chpse que le slois du MPC ont d'ailleurs déjà pratiquement poussé à son maximum puisque le marché mondial est désormais partagé par une poignée de constructeurs mondiaux.

D'autre part, en attendant de redéfinir la place de l'automobile dans la société et en partant de la constatation qu'elle a cessé d'être un moyen de transport toujours plus rapide et plus sûr, puisqu'il a fallu, devant le gaspillage et l'insécurité qu'impliquait ce mode de transport abaisser toujours plus la limitation de vitesse (ce qui n'empêche pas de payer chaque année l'équivalent d'une guerre civile pour pouvoir se transporter), les mesures immédiates que pourrait prendre le prolétariat (mesures qui d'ailleurs sont souvent préconisées par les experts les plus autorisés de la bourgeoisie) ressembleraient à celles-ci :

- Amélioration et développement systématique des transports collectifs.
- Arrêt de la fabrication d'automobiles et de motos rapides.
- Réduction de la vitesse sur les autoroutes, routes et dans les agglomérations.
- Réalisation de voitures optimisant la sécurité.
- Accélération des recherches et de la production de véhicules faibles consommateurs d'énergie.
- Accélération des recherches et de la production de véhicules utilisant l'énergie électrique et solaire.
- Accroissement de la sécurité, de la qualité, de la durée de vie des automobiles.
- Suppression de al vignette.
- Gratuité des autoroutes et ouvrages d'art.
- Gratuité des parcs à voiture et du stationnement.
- Accélération du passage des véhicules à l'essence sans plomb.
- Interdiction progressive de la circulation automobile privée dans les grandes villes.
- Contrôle annuel gratuit et obligatoire des véhicules de plus de 5 ans.
- Contingentement de l'essence si nécessaire.
- Suppression des assurances mercantiles et gratuité de l'assurance

(1) " Dans l'hypothèse d'une production socialisée, le capital-argent disparaît. La société répartit la force de travail et les moyens de production dans les différentes branches d'industrie. Le cas échéant, les producteurs pourraient recevoir des bons leur permettant de prélever sur les réserves de consommation de la société des quantités correspondant à leur temps de travail. Ces bons ne sont pas de l'argent. Ils ne circulent pas."

(Capital Livre II, 3 T.2 p.862-863)

sociale tous risques.

- Renforcement de la répression pour les mauvais conducteurs.
- Sanctions se traduisant par des peines en temps de travail.
- Gratuité des cours de formation et de conduite.
- Difficultés accrues pour l'obtention du permis de conduire.
- Gratuité de la délivrance du permis de conduire et de la carte grise.
- Mise en jugement des principaux responsables de la politique automobile antérieure.
- Moratoire des crédits à la consommation pour l'achat d'automobiles.
- Interdiction de la vente de véhicules de particulier à particulier.
- Arrêt des courses automobiles et motocyclistes.
- Suppression du corps des contractuels, de la police de la route etc... les tâches de maintenance de l'ordre et de l'organisation du trafic étant effectuées par la milice prolétarienne constituée par rotation de la population en âge de travailler.
- Travaux publics améliorant la sécurité du transport routier.
- Etc...Etc...

Voici quelques mesures qui touchent plus précisément à l'automobile et que prendrait un pouvoir prolétarien. On peut voir avec cet exemple combien l'organisation des secteurs productifs eux-mêmes serait bouleversée.

Par ailleurs, si dans son argumentation, Rosa Luxembourg du fait du niveau d'abstraction dans lequel elle se situe, reste cohérente, il ne faut pas oublier que le communisme n'a pas pour objet de comptabiliser la valeur en temps de travail c'est-à-dire que ce qui constitue la substance de la valeur, le travail abstrait disparaît; or les schémas sont exprimés en valeur. De ce point de vue si les rapports entre les deux grandes sections de la production, sous réserve que l'on ne modifie pas la production (ce qui nous l'avons vu est impensable) restent identiques même lorsque l'on ne compte plus que le temps de travail concret pour produire telle ou telle marchandise, c'est uniquement dû au cadre théorique dans lequel RL évoque cette question. Dans la réalité, ce qui caractérise la valeur des marchandises qui est égale au temps de travail social moyen nécessaire à les reproduire, c'est que dans le même temps 2 ouvriers créent une valeur différente suivant que leur force de travail est qualifiée ou non (travail complexe et travail simple) qu'ils se situent dans une branche d'industrie ou l'autre (l'intensité moyenne du travail peut différer d'une branche à l'autre) qu'ils se situent dans un pays ou l'autre (sur le marché mondial le travail plus productif compte aussi comme travail plus intense), d'une année à l'autre (avec le temps l'intensité moyenne du travail s'élève si bien que la valeur créée dans le même temps par ouvrier s'élève). Tous ces éléments qui sont à la base de la domination de la loi de la valeur dont la généralisation est l'oeuvre du MPC se trouvent abolis avec la disparition du MPC. Seule subsiste la comptabilité en temps de travail concret qui mesure chaque travail, indépendamment de tous les éléments que nous venons de voir plus haut, par le seul temps de travail passé lors des divers travaux.

"Supposons, rien que pour faire un parallèle avec la production marchande, que la part accordée à chaque travailleur soit en raison de son temps de travail, le temps de travail jouerait ainsi un double rôle. D'un côté sa distribution dans la société règle le rapport

exact des diverses fonctions aux divers besoins; de l'autre, il mesure la part individuelle de chaque producteur dans le travail commun, et en même temps la portion qui lui revient dans la partie du produit commun réservée à la consommation. Les rapports sociaux des hommes dans leurs travaux et avec les objets utiles qui en proviennent restent ici simples et transparents dans la production aussi bien que dans la distribution." (Capital Livre I, I, 4, Pléiade T.2 p.613)

Comme le soulignait Marx, la comptabilisation du temps de travail non seulement ne voit pas son rôle diminuer, mais au contraire celui-ci s'accroît dans la société communiste.

"La comptabilité, contrôle et synthèse idéale du processus, devient d'autant plus nécessaire que la production s'effectue davantage sur une échelle sociale et perd son caractère purement individuel; donc plus nécessaire dans la production capitaliste que dans celle, disséminée, des artisans et des maysans, plus nécessaire dans la production communautaire que dans la production capitaliste. Mais les frais de la comptabilité diminuent avec la concentration de la production, à mesure que la comptabilité devient sociale." (Capital Livre II, I PL.T.2 p.573)

Par conséquent sous cet angle, c'est l'ensemble des schémas de reproduction, pour autant qu'ils unissent le travail abstrait et le travail concret qui disparaissent ainsi que le système mercantile.

Dans cette affaire la remarque la plus impayable nous vient du stalinien Grossmann. Celui-ci ne trouve rien de mieux que de proposer que le pays socialiste élargisse sa production en échangeant l'or produit contre d'autres marchandises. Il est vrai qu'on peut mesurer là tout l'avantage qu'il y a à construire le socialisme dans un seul pays. On peut toutefois s'étonner de ce que Grossmann puisse toutefois avoir une influence sur le dit mouvement communiste mais il est vrai aussi que des groupes comme la CW0 n'ont jamais véritablement engagé une restauration du programme communiste.

Que fera-t-on de l'or restant ?

Et bien on l'utilisera dans des applications industrielles ou pour certains moyens de consommation. Si la production annuelle économisée sur la production d'or destinée à la thésaurisation privée ou dans les banques centrales ou pour la fabrication de médailles et de certains bijoux de luxe en général compense l'accroissement de l'utilisation de l'or pour certains usages industriels, la production annuelle sera maintenue sur le même plan, sinon elle diminuera. A cela il faut ajouter que dans les coffres des banques centrales il y a quelques 40 000 tonnes d'or et la masse d'or entre les mains de particuliers, dont une partie a une valeur d'usage spécifique (bijoux etc...) s'élèverait à près de 30 000 tonnes. On peut alors estimer à, disons 50 000 tonnes, soit près de 40 ans de production annuelle actuelle la masse d'or disponible pour une utilisation productive. Avec cela il sera toujours possible de fabriquer quelques latrines comme le recommandait Lénine qui voyait là la principale utilisation de l'or dans la société future.

Remarques complémentaires.

Nous venons de voir que le dernier argument de Rosa Luxembourg n'apportait pas de fait nouveau pouvant remettre en cause les schémas de reproduction et la nécessité d'un classement spécifique pour la production de l'or à des fins monétaires. Par conséquent aussi bien sur le plan des principes, que de l'équilibre des schémas ou de la thésaurisation, la perspective de Rosa Luxembourg se révèle incorrecte tout comme l'est son dernier argument. Celui-ci a toutefois le mérite de rappeler aux ultra-révolutionnaires du Gci par exemple, que RL était parfaitement consciente du caractère non mercantile du communisme.

Il nous reste à faire ici quelques remarques complémentaires sur la reproduction du capital fixe dans la branche de la production d'or.

Nous avons, dans notre analyse, considéré le capital constant du producteur d'or comme un tout homogène, en fait il se compose de la valeur d'usure du capital fixe et du capital constant circulant. Or pour renouveler ce capital fixe qui transmet entièrement sa valeur en, par exemple, dix périodes, il faut que soit constitué une provision d'argent égale à la valeur du capital fixe à remplacer. Le producteur d'or n'est nullement exempté de cette nécessité, aussi doit-il comme tous les autres capitalistes, thésauriser à chaque période l'argent correspondant à son capital fixe. Quelles conséquences cela va-t-il avoir sur le schéma ?

Si nous supposons que 1/10^e du capital constant dépensé est constitué par la valeur transmise par le capital fixe, le producteur d'or devra à chaque période constituer une provision de 2. Nous avons supposé que le capital fixe transmettait en intégralité sa valeur en 10 périodes, sa valeur totale est donc de 20. Si le producteur d'or retire de la circulation une valeur de 2 en or, la classe capitaliste de la sous-section produisant le capital fixe ne pourra pas reconstituer sa masse monétaire usée, d'autre part, elle devra stocker des moyens de production pour une même valeur de 2.

Bien sûr nous pourrions supposer que toutes les dix périodes, le capitaliste retrouverait l'argent nécessaire pour compenser la monnaie usée, mais cette solution serait insuffisante, la classe capitaliste produisant le capital fixe se voyant obligée de constituer des stocks. Les frais monétaires ne seraient pas égaux sur une période, mais seulement au bout de 10, et il n'y aurait équilibre que tous les 10 ans, celui-ci étant régulièrement rompu au début de chaque décennie. Pour obtenir une solution plus correcte, il nous faut supposer que la classe capitaliste de la sous-section produisant l'or, ne renouvelle pas tout le capital fixe, l'autre en retire une somme équivalente pour constituer une provision en vue de renouveler le capital fixe ultérieurement. De cette façon la valeur de l'or jetée dans la circulation est bien de 20. La classe capitaliste produisant le capital fixe reproduit alors, sans problème, et à chaque période, la monnaie usée dans la circulation. Des producteurs d'or renouvellent leur capital fixe pour une valeur de 2 tandis que d'autres retirent 2 en argent en vue de l'amortissement. Les échanges peuvent alors se dérouler sans heurts.